

Đoàn Võ Phi Hùng Cưu HS Petrus Ký (67-74) tặng Huỳnh Chiêu Đăng Chủ Kho Sách Xưa Quán Ven Đường

6^e Année - N° 233

Le N° 1 \$ 50

Samedi 10 Mars 1945

INDOCHINE

PÉRIODIQUE ILLUSTRÉ

DS
531
F5634



INDOCHINE

PÉRIODIQUE ILLUSTRÉ PARAISSANT LES 10, 20, 30 DE CHAQUE MOIS

Édité par l'ASSOCIATION ALEXANDRE-DE-RHODES — 6, Avenue Pierre-Pasquier — HANOI
Toute la correspondance, mandats, etc... doivent être adressés à la Revue «INDOCHINE» :
29, boulevard Dong-Khanh — HANOI — Adresse télégraphique : REVUINDO

ABONNEMENTS { INDOCHINE et FRANCE. Un an : 40 \$ 00 Six mois : 25 \$ 00
ETRANGER Un an : 55 \$ 00 Six mois : 35 \$ 00

Le numéro : 1 \$ 50

SOMMAIRE DU NUMÉRO 233

Couverture, bois de PHI-HUNG.

Souvenirs d'autrefois. — Serviteur fidèle, par L. SOGNY.

L'Indochine et les écrivains français. — Pèlerins d'Ankor, par Jean FARCHI.

Provinces d'Indochine. — Bac-liêu, par A. B. Patrice et la soif, roman de J. G. FAURE (suite).
Lettre de Daïlat, de SARIKA.

Pratiques et coutumes de pêche des Laotiens, de L. SERÈNE.

Les Commentaires de Bobby.

Abonnements : Les abonnements partent du 1^{er} de chaque mois.

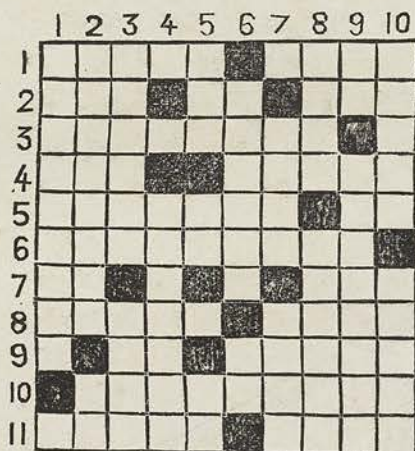
Changements d'adresse : Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de 0 \$ 40 en timbres et rappeler l'adresse précédente, faute de quoi le changement ne pourra être effectué.

Règlements : Nous prions instamment nos lecteurs et abonnés, lorsqu'ils nous adressent un règlement, de bien vouloir nous rappeler le numéro figurant en haut, à droite, sur notre facture.

Nos factures de renouvellement sont envoyées un mois environ avant l'expiration de l'abonnement.

Si le règlement ne nous parvient pas un mois après la fin de l'abonnement, nous serons dans l'obligation d'envoyer un recouvrement postal et les frais en seront à la charge de l'abonné. Aucun règlement par acompte n'est accepté.

Les mots croisés de J. Frager. — N° 20.



Horizontalement.

1. — Dut une étrange place à un débiteur de fagots — Manque toujours d'originalité.
2. — S'associe en date à une nuit célèbre — A quoi l'on ne peut pas dire qu'il n'y manque pas un iota — Où les mendiants sont à l'honneur.
3. — Le *nec plus ultra* pour le premier 8 vertical.
4. — En France est couramment plus long et plus triste — Comme le *stil nuovo* des poètes florentins.
5. — Sage conseiller — Dans un argument.
6. — Gant jeté... sans gants.
7. — D'un bord à l'autre — Redressé est tantôt aigre et tantôt doux.
8. — Sur des eaux qui découlent d'autres belles eaux bleues — Se nourrit des nourritures qu'il propose aux autres.
9. — Distingue un bègue et un borgne — Casse-noix.
10. — « Morte blessée au service du roi ».
11. — Telle ne fut pas la précédente — Vous claque dans les doigts quand il est faux.

Verticalement.

1. — Fit mieux pour son lieu d'origine que certain duc.
2. — Autre sage conseiller — A l'origine de quelque chose de grave.

3. — Trop souvent dupe du premier 1 horizontal — A la suite du premier 1 horizontal évoque un grand nom.
4. — Qualifie souvent la même chose que le premier 11 horizontal.
5. — Tel le deuxième 3 vertical — En ville — Ne désigne jamais qu'un deuxième larron.
6. — Innocent chasseur de rats — Est diminué quand il est doublé.
7. — Multiplié par mille perd de son importance — Petites ont plus de vertu que de qualité.
8. — Avec lequel s'accommodent tous les tartuffes — Auquel saint Martin fit encore la charité de son nom.
9. — Provoqué par un bon suivant — Héros balzacien.
10. — Sert à lier — Fait un rat d'un saint.

Solution des mots croisés n° 19 de A. Frévat.

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
I	N	E	G	A	T	I	F			C	A	M
II	U		O	R	I	E	N	T		R	I	O
III	M	A	R	G	E					E	N	C
IV	I		D	E	D	A	I	N		H	O	T
V	S	P	I	N	E	L	L	E		E		N
VI	M	U	E	T		L	I	B	E	R	T	E
VII	A	I	N		L	I	A	R	D			U
VIII	T	T		D	I	A	D	E	M	E		F
IX	E	S		G	E	N	E	S	E		C	
X			B	O	U	C					T	A
XI	T	R	O	U	E	E			P	L	U	M
XII			A	N	E	S	S	E		A	B	E

2 du IV. — Le jazz hot.

2 du IX. — La *Genèse* étant le premier livre du *Pentateuque*.

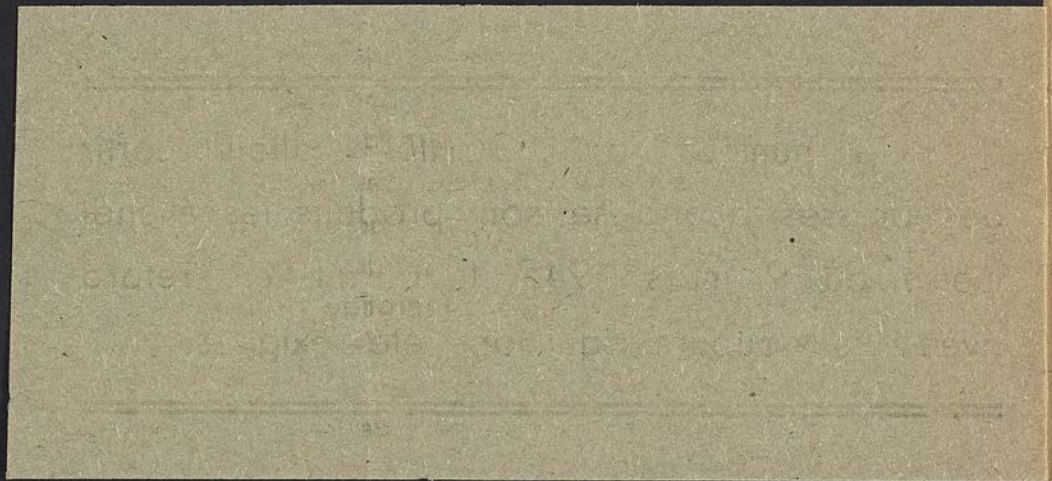
1 du 9. — Il s'agit de saint Thomas Becket qui précéda saint Edme comme archevêque de Cantorbéry.

1 du 11. — Le Miao, sujet favori du regretté Père Savina.

2 du 11. — Nul n'ignore que la came se trouve sur un arbre et pousse la tige de soupape.

Do Võ Phi Hùng Cưu HS Petrus Ký (67-74) tặng Huỳnh Chiếu Đăng chủ Kho Sách Xưa Quán Văn Đường

Ce numéro d'INDOCHINE allait sortir des presses quand se sont produits les événements du 9 mars 1945. Il paraît en retard avec les coupures qui ont été exigées.



PROCLAMATION

Les mesures prises dernièrement par l'Armée Japonaise, ainsi qu'il l'a été clairement exposé dans le Communiqué Officiel du Gouvernement du Japon, résultent uniquement du manque de sincérité des Autorités françaises en Indochine dans l'exécution de l'accord pour la défense commune du pays. L'Armée Japonaise, en face de la présente situation militaire, ne demande qu'à assumer complètement la responsabilité de la défense de l'Indochine en collaboration avec les peuples indochinois. En conséquence, notre première tâche est de rassurer la population et de rétablir l'ordre public, afin que la défense de l'Indochine en soit rapidement renforcée. Il va sans dire que l'Armée Japonaise n'a aucunement l'intention de changer l'organisation gouvernementale autochtone, qu'elle respectera tous les décrets et arrêtés en vigueur, qu'elle maintiendra même les organes administratifs existants et protégera sans distinction de personne tous les fonctionnaires qui veulent travailler avec elle.

Par conséquent, les fonctionnaires et les membres du conseil des notables doivent s'efforcer de remplir toujours leur devoir, en se référant au principe sus-indiqué et en faisant pleine confiance en l'Armée Japonaise.

Quant aux habitants en général, qui collaborent avec elle, leurs vie et biens ainsi que leurs droits et intérêts seront protégés.

Ils peuvent donc avoir entière confiance en l'Armée Japonaise et se dévouer au travail de reconstruction de la nouvelle Indochine, tous ensemble avec les fonctionnaires et les membres du conseil des notables.

L'Armée Japonaise ne ménagera aucun effort pour satisfaire le désir ardent de l'indépendance, si cher à tous les peuples en Indochine. Elle déclare en même temps qu'elle est fermement décidée à remplir le devoir qui lui incombe pour la défense de l'Indochine, en collaboration avec les peuples sus-dits, et à venir en aide à leur mouvement national sincère, conformément aux principes fondamentaux de la Déclaration de la Grande Asie Orientale.

Le Commandant en Chef de l'Armée Japonaise.

L'INDOCHINE ET LES ÉCRIVAINS FRANÇAIS

par Jean FARCHI (1)

III. — PÈLERINS D'ANGKOR

C'EST en 1860 que le naturaliste français Henri Mouhot, allant du Siam au Laos, où il devait mourir quelques mois plus tard, découvrit les ruines d'Angkor. Découvert n'est pas un mot tout à fait exact, puisque Angkor-Vat n'avait pas cessé d'être, depuis plus de sept siècles, un des principaux centres de pèlerinage bouddhiste en Extrême-Orient et que, d'autre part, dix ans avant Mouhot, un autre Français, le Père Bouillevaux, fut le premier Européen à qui les ruines furent révélées. Mais c'est à Mouhot que fut réservé le privilège de faire connaître au Vieux Monde leur existence : le récit de son voyage, publié d'abord en Angleterre puis, en 1863, en France, dans « Le Tour du Monde », fit sensation en Europe et attira pour la première fois l'attention de l'Occident sur ce coin ignoré de la forêt siamoise.

J'aurais donc dû et j'aurais voulu commencer par les pages enthousiastes de Mouhot cette étude consacrée aux écrivains ou voyageurs français qu'a inspirés Angkor. Mais, résidant actuellement dans une ville de province dont la bibliothèque n'offre pas les mêmes ressources que celle de Hanoi, je n'ai pu me procurer le volume du « Tour du Monde ». Je m'excuse auprès de mes lecteurs de cette lacune, qui ne sera malheureusement pas la dernière. Je me propose aujourd'hui d'étudier seulement trois livres qu'a plus ou moins inspirés ce souvenir de la ville de Yaçovarman, trois livres d'un caractère bien différent, puisque le premier est fait de notes de voyage, le second est un roman et le troisième une étude à la fois savante et artiste, trois livres aussi bien de valeur très inégale : « Un pèlerin d'Angkor », de Pierre Loti, « Le Roi Lépreux », de Pierre Benoît, et enfin le volume que M. Georges Groslier a consacré à Angkor dans la collection « Les Villes d'Art célèbres ».

En novembre 1901, le capitaine de frégate Julien Viaud, revenant avec l'escadre de l'amiral d'une brève campagne dans le golfe de Pékin, vint faire escale à Saïgon. Profitant de ce repos, il demanda à son chef une permission pour visiter les ruines d'Angkor, dont les tours mystérieuses, aperçues sur les images du « Tour du Monde », avaient enchanté son imagination d'enfant, et qu'il rêvait de voir depuis longtemps. Le voyage lui fut facilité par le bienveillant appui du Gouverneur Général Paul Doumer, qui recommanda au « bon roi » Norodom moins l'aide de camp de l'amiral — bien que lui-même, avec une affectation de modestie qui ne trompait personne, se défendit de vouloir être rien d'autre — que l'illustre écrivain Pierre Loti. Arrivé à Siemréap le matin du jeudi 28 novembre, il en repartit le dimanche matin, ayant donc passé trois jours à Angkor. Ce sont les impressions de ce rapide séjour qu'il recueillit et publia, près de douze ans plus tard, dans le petit livre intitulé « Un pèlerin d'Angkor ».

Pierre Loti, comme toute sa génération, cette génération qui a hué Jules Ferry, était hostile aux

expéditions coloniales, et particulièrement à cette expédition d'Indochine qui avait coûté la vie à son frère aîné. Les historiens du XVIII^e siècle s'étonnent volontiers de l'aveuglement d'hommes intelligents, écrivains comme Voltaire ou ministres comme d'Argenson, qui virent la France perdre, au néfaste traité de Paris, ses plus belles colonies non seulement avec indifférence, mais même avec satisfaction, s'imaginant que l'Angleterre avait fait un marché de dupes. Combien de gens intelligents, jusqu'à 1914, déplorèrent les expéditions coloniales de la Troisième République, convaincus avec Clemenceau qu'elles faisaient le jeu de Bismarck et de l'Allemagne parce qu'elles sacrifiaient, comme l'écrivit précisément Pierre Loti à Paul Doumer dans la lettre-dédicace de son livre, « les vies précieuses de milliers et de milliers de braves petits soldats qu'on n'aurait dû risquer que pour les suprêmes défenses de notre cher sol français ! » Ces gens avaient lu pourtant les pages glorieuses de la conquête de l'Algérie, ils connaissaient les admirables expéditions d'un capitaine Marchand, d'un Savorngnan de Brazza, qui portaient et faisaient connaître le drapeau français de la Mauritanie au Soudan et au Congo. Mais ils se souvenaient de la funeste campagne du Mexique, prélude de nos revers de 1870, et ils craignaient que le sang versé à Madagascar et au Tonkin n'épuisât nos forces pour la revanche qu'ils rêvaient. Pierre Loti ne croyait pas à la durée de notre établissement en Indochine.

Aussi Pierre Loti jette-t-il sur la Cochinchine et sur Saïgon un regard méfiant, déformé par un parti pris de mauvaise humeur et de dénigrement. Il reconnaît la grâce des femmes annamites, mais il leur reproche leurs petits yeux obliques et le trou sombre qu'ouvrent dans leur visage leurs dents laquées de noir. Saïgon lui apparaît une ville précocement vieillie, une ville d'exil et de langueur, sentant le musc et l'opium, accablée sous la mauvaise chaleur mouillée qui oppresse les poitrines. Indifférent à cette race jaune qui l'habite et qu'il a déclarée une fois pour toutes « inassimilable », il livre ses sens aux troubles séductions de la capitale cochinchinoise, « à son ciel plombé, à l'exubérance de ses malsaines verdure, à la bizarrerie chinoise de ses fleurs, à son isolement au milieu de ses grandes plaines d'herbages semées de tombeaux, aux petits yeux de chat de ses femmes jaunes, à tout ce qui est sa grâce morbide et perverse ». Enfant inquiet qui promène partout ses nerfs à vif et sa sensibilité exacerbée, il prête à la ville coloniale le même charme équivoque qu'il a donné à Rarahu ou à Madame Chrysanthème.

Angkor, lorsque Pierre Loti vint y faire son pèlerinage, il y a quarante-trois ans, n'était pas tel qu'on le voit aujourd'hui. Il était encore la propriété du Siam, qui devait, comme on sait, le céder au Cambodge par le traité de 1907, et l'Ecole française d'Extrême-Orient n'y avait pas commencé ses travaux. Trois archéologues français, précurseurs des Marchal et des Commaille, y arrivaient précé-

(1) Voir nos numéros 223 et 227.

sément le jour même où Loti se disposait à en partir. L'un d'eux, dont le souvenir est brièvement évoqué dans une sèche note d'« Un pèlerin d'Angkor », était le fils du grand Carpeaux et devait mourir peu après de la fièvre des bois. Ils conseillèrent à Loti de prolonger son séjour, lui disant que la forêt était pleine de ruines inconnues des touristes. Mais l'écrivain pensait sans doute, comme cet abbé du XVIII^e siècle, que son siège était fait, et qu'il en avait assez vu pour le livre qu'il projetait : il répondit qu'il n'était qu'un modeste aide de camp dont la permission était limitée et qu'il devait rentrer, dans les délais voulus, à bord du cuirassé qui l'attendait à Saigon.

Il n'y avait pas alors de Grand Hôtel à Siemréap, pas même de « bungalow des ruines » à Angkor. Pèlerins et touristes, s'abritaient dans une sala sans murailles, bâtie sur pilotis, que des feux d'herbes défendaient contre les moustiques. Les feuilles vertes des bananiers mêlées aux touffes blanches des jasmains ornaient de jardins suspendus les assises d'Angkor-Vat. La forêt avait envahi Angkor-Thom. Les grandes chaussées dallées, avec leurs parapets de dieux soutenant le nâga, s'étaient écroulés dans les fossés. Pré Rup, Ta Prohm, Prah Khan, le Phiméanakas restaient enfouis sous l'impénétrable manteau des figuiers et des lianes ; Bantéai Srei jonchait le sol de ses pierres éparses. Angkor n'était pas, comme Boroboudour ou les grands temples des Indes, un rendez-vous des touristes de l'Europe et de l'Amérique ; c'était un lieu de pèlerinage, un des centres sacrés du bouddhisme, et Pierre Loti put voir des pèlerins birmans sortir de leurs portefeuilles et appliquer, aux endroits où la dorure s'écaillait, de minces feuilles d'or aux jambes d'un des grands bouddhas d'Angkor-Vat. C'est peut-être le plus grand charme du livre de Loti de ressusciter ainsi pour nous, comme une vieille estampe un peu pâlie, un Angkor que nous ne connaissons plus.

Il ne faut pas attendre de ce « pèlerin » une description détaillée des monuments ni des paysages. Pierre Loti n'est resté que trois jours à Angkor, et quand bien même il n'aurait pas noté dans son livre les dates de son séjour, les quelque cent petites pages aux gros caractères qu'il a consacrées à le raconter suffiraient à avertir de la brièveté de sa visite. Pierre Loti a appliqué ici le même procédé ou, si l'on veut, la même façon de regarder qu'au Japon ou au Sénégal. Doué d'un coup d'œil juste et rapide, il sait voir, et d'un trait léger mais net il sait faire voir ce qu'il a vu ; quelques lignes donnent des charrettes cambodgiennes un croquis qu'on n'oublie plus : « elles ressemblent à des espèces de mandolines qui seraient posées sur des roues et que l'on aurait attelées par leur long manche, courbé en proue de gondole ». D'une sensibilité très vive et très fine, il note en brèves phrases suggestives l'impression dès l'abord ressentie. Cette impression, il ne faut pas s'attendre qu'il la modifie par la suite, ni même qu'il cherche à l'approfondir, mais il sait la fixer pour toujours dans l'imagination du lecteur. Là est le charme de son art, là est aussi sa limite.

Angkor vu par les yeux de Pierre Loti est avant tout un pays où il pleut, où il pleut beaucoup, où il pleut toujours, où, même quand il ne pleut pas, se dégage du sol, des plantes et des pierres une chaleur humide d'étau qui trempe les vêtements aussi vite qu'une ondée. La préoccupation de l'averse quotidienne règle les heures des promenades et impose leur durée ; le poids des vêtements perpétuellement mouillés gêne le corps et oppresse l'âme. Une moiteur tombe comme une chape de plomb de la forêt opaque, des grands ar-

bres aux frondaisons épaisses que les rayons du soleil ne traversent qu'à peine. « Le long des sentiers, au-dessus des impénétrables fourrés pleins de fougères, de cycas, d'orchidées, les arbres s'élancent gigantesques. Il fait déjà intolérablement chaud, d'une chaleur humide et malsaine, saturée des exhalaisons de la terre grasse et des plantes fougueuses. »

Pour arriver jusqu'au Bayon, il faut se frayer un chemin à coups de bâton dans la mêlée des ronces et des lianes. « La forêt l'enlace étroitement de toutes parts, l'étouffe et le broie ; d'immenses « figuiers des ruines » achèvent de le détruire, y sont installés partout jusqu'au sommet de ses tours qui leur servent de piédestal. Voici les portes : des racines, comme de vieilles chevelures, les drapent de mille franges, à cette heure déjà tardive, dans l'obscurité qui descend des arbres et du ciel pluvieux, elles sont de profonds trous d'ombre devant lesquels on hésite. A l'entrée la plus proche, des singes qui étaient venus s'abriter, assis en rond pour tenir quelque conseil, s'échappent sans hâte et sans cris ; il semble qu'en ce lieu le silence s'impose. On n'entend que de furtifs bruissements d'eau : les feuillages et les pierres qui s'égouttent après l'averse. »

Le Bayon n'est plus qu'un monstrueux entassement de rochers au-dessus duquel les tours à quatre visages érigent comme une dérision leur sourire multiple et mystérieux. « Comment ces pierres ont-elles pu se déjeter ainsi, se pencher, crouler, se confondre en chaos ? Il y a des tours qui semblent avoir glissé d'un seul bloc ; tout d'une pièce, elles sont descendues de leur soubassement. Et les lourdes terrasses ont fléchi. Et le sol a monté alentour ; l'humus, au cours des siècles, a commencé d'escalader les larges escaliers pour essayer de tout engloutir. « Erodées par les pluies, verdies par les mousses, descellées par les racines et par les lianes, jetées les unes sur les autres en écroulements informes, les pierres semblent des monuments incompréhensibles édifiés par les Cyclopes ou, dans la glauque lumière qui les baigne, de mystérieuses grottes sous-marines. « Il y fait presque noir ; une eau tiède y suinte de toutes les parois, sur quelques dieux fantômes qui n'ont plus de bras ou qui n'ont plus de tête ; on y entend glisser des serpents, fuir d'imprécises bêtes rampantes, et les chauves-souris s'éveillent, protestent en nous foutant de leurs membranes rapides que nous n'avons pas vu venir. »

A Angkor-Vat comme au Bayon, les vagues silhouettes des dieux et des chauves-souris évoquent dans la pénombre des temples une vision de cauchemar. « J'attendais une salle immense où je serais seul, et ce n'est encore qu'une galerie infiniment longue, mais étroite, oppressante, sinistre, où je frémis presque de rencontrer, dans le demi-jour de l'averse et des fenêtres trop grillées, beaucoup de monde immobile, du monde mangé par les vers, des dieux cadavres, des dieux fantômes, assis ou effondrés le long des parois... Il y a surtout un personnage là-bas, rougeâtre comme un cadavre écorché, dont les pieds s'émiettent de vermoulure et qui, pour ne pas choir encore, s'appuie de travers contre la muraille, renversant à demi son visage aux lèvres rongées : c'est de lui, semble-t-il, qu'émanant tout le silence et toute l'indicible tristesse du lieu. »

Rongés par l'humidité, striés de longues raies sombres qu'ont tracées les eaux, drapés dans la mousseline noire tissée par les grosses araignées velues, les dieux semblent remonter frileusement les épaules sous la brune pèlerine de peluche que leur ont faite les fientes, accumulées pendant des

siècles, des chauves-souris. Car voici l'horreur suprême : les chauves-souris. Elles suspendent aux voûtes leurs légers sacs de velours noir, elles emplissent l'air de leurs petits cris aigus pareils aux pialements des rats, elles feutrent les dalles d'un moelleux tapis qui s'écrase sous les pieds dans une odeur de musc et de fiente. La première nuit, attirées par l'éclat des torches, elles sont accourues en foule autour de l'imprudent pèlerin venu s'aventurer dans Angkor-Vat, frôlant ses cheveux de leurs corps poilus, agitant sur ses joues leurs grandes membranes chauves ; épouvanté, il a pris la fuite, et satisfaites d'avoir chassé l'intrus elles se sont raccrochées, la tête en bas, à leurs places accoutumées. « On entend bruire partout des serpents, des lézards, chanter des tourterelles et des oiseaux, miauler des chats sauvages ; de larges papillons se promènent, semblables à des découpures de soie précieuse, et des mouches, par myriades, en corselet de velours ou d'or vert, mêlent à la psalmodie des bonzes leur murmure comme un bourdonnement de cloches lointaines. Seules, les chauves-souris, les obsédantes chauves-souris, principales maîtresses d'Angkor-Vat, dorment toujours à l'ombre perpétuelle, collées sous les voûtes des cloîtres. »

Cette vision rapide, confuse, hallucinante, c'est volontairement que Pierre Loti s'est gardé d'y introduire aucun ordre, aucune tentative d'explication ou d'harmonisation. Voyageur à l'âme légère, il ne retient des choses que l'impression superficielle qu'elles lui ont faite d'abord, et qu'il met tout son art à se contenter d'exprimer fidèlement. Ignorant des âmes et des hommes, convaincu comme dira Kipling que l'Est est l'Est et l'Ouest est l'Ouest, il s'est persuadé une fois pour toutes que l'Orient est incompréhensible, « inassimilable », et, sans jamais faire un effort pour essayer de le comprendre ou de l'assimiler, il passe à Angkor comme il passe à Tahiti, à Fez ou à Yokohama, ouvrant sur les choses de grands yeux naïfs et amusés d'enfant rêveur.

« Pour mes yeux d'Occidental, c'est surtout une impression d'incompréhensible et d'inconnu qui se dégage de ces choses mortes. La moindre sculpture, le moindre linteau sur un portique, le moindre de ces couronnements imitant des flammes, sont pour me causer une stupeur, comme la révélation d'un monde lointain et hostile. Des monstres en pierre verdâtre, assis dans des poses de chien et coiffés à la mode sans doute de quelque planète sans communication avec la nôtre, m'accueillent avec des regards par trop étranges, avec des rictus jamais vus, même dans les vieux sanctuaires chinois d'où j'arrive. « Nous ne te connaissons pas, me disent-ils. Nous sommes des conceptions à jamais inassimilables pour toi. Que viens-tu faire chez nous ? Va-t'en ! »

Vingt-cinq ans seulement séparent le pèlerinage de Pierre Loti, en 1901, de la visite que fit Pierre Benoît à Angkor en 1926, et pourtant si, dans quelque mille ans, des érudits retrouvaient des exemplaires sans date d'« Un pèlerin d'Angkor » et du « Roi Lépreux », ils pourraient à bon droit s'imaginer qu'entre ces deux œuvres se sont écoulés plusieurs siècles. Non pas seulement parce que dans le roman de Pierre Benoît des automobiles parcourent les vastes avenues asphaltées tracées dans la forêt où Pierre Loti devait se frayer son chemin à coups de bâton, mais surtout parce qu'il y a entre ces deux écrivains, dans les façons de sentir et de penser, et jusque dans la construction des phrases et le vocabulaire employé, de telles

différences qu'il semble qu'en passant de l'un à l'autre on franchit un abîme.

« Le Roi Lépreux » est une mystification comme les aime Pierre Benoît, où les ruines d'Angkor jouent le rôle très effacé d'un décor sans importance, banale toile de fond pareille à celle qui sert dans les music-halls pour les scènes exotiques. L'auteur raconte lui-même dans la Préface de son livre qu'ayant été reçu à Saigon dans la villa réservée aux hôtes de marque du Gouverneur, il vit dans le vaste salon de cette villa un tableau de Carrera représentant la statue dite du Roi lépreux, à laquelle le peintre a donné des traits soucieux et moroses ; pourtant, quelques jours plus tard, à Angkor, il vit au contraire la statue elle-même sourire ironiquement. Il a tiré de ce contraste l'idée de son roman. Il imagine que l'actuel Roi lépreux ne serait qu'une contrefaçon, et que le véritable aurait été volé par une jeune danseuse cambodgienne, Apsara, qui, sous prétexte d'expédier des armes aux nationalistes birmanes, enleva les plus beaux bas-reliefs d'Angkor et les mit dans des caisses qu'elle fit transporter jusqu'à la côte et charger sur un bateau américain sous l'œil vigilant et au nez candide du garde forestier Monaldeschi et du propre conservateur d'Angkor, Raphaël de Saint-Sornin, convaincus tous deux qu'ils aidaient l'héroïque princesse de Manipour dans la noble tâche de rendre à son pays la liberté perdue. Le mot de l'énigme n'est donné, comme dans « Alberte » ou dans « Mademoiselle de la Ferté », que par les toutes dernières pages du livre, et il est enveloppé d'une demi-obscureté si savamment dosée que le lecteur qui a compris peut, en se félicitant de sa perspicacité, entretenir l'illusion qu'il fait partie d'une élite. Sujet bien mince, même pour les trois cents pages de gros caractères que forme le volume. Pierre Benoît l'a étoffé selon sa méthode habituelle, en y faisant entrer pour une part des diatribes contre l'Angleterre, devenue l'objet de sa rancune depuis que des juges anglais l'accusèrent d'avoir plagié dans « l'Atlantide » un roman de sir Ridder Haggard, pour une autre part ces détails de chère et de boisson qu'affectionne l'auteur du « Déjeuner de Souceyrac », et même, à l'occasion (mais cette part n'est pas la plus importante), des renseignements sur Angkor, historiques, topographiques et artistiques.

Pierre Loti n'est resté que trois jours à Angkor. J'ignore combien de temps a duré le séjour de Pierre Benoît, mais à lire son livre, on croirait qu'il n'a fait qu'y passer comme un éclair. C'est à la fin de l'après-midi que Raphaël de Saint-Sornin arrive à Angkor avec Maxence Webb (les critiques, qui sont des gens observateurs, ont remarqué que dans tous les romans de Pierre Benoît le nom de l'héroïne commence par un A ; et, en effet, l'héroïne du « Roi Lépreux » n'est pas Maxence Webb, et elle n'est pas non plus, bien que l'auteur l'ait astucieusement prénommée Annette, la fille du riche M. Barbaroux : c'est Apsara, la petite danseuse cambodgienne). Raphaël veut descendre devant Angkor-Vat, mais Maxence le rabroue : « Êtes-vous fou ? C'est cela, comme un enfant, se jeter, au hasard, dans le premier temple rencontré ! Non, non, ce soir, tant qu'il fait jour, l'ensemble, d'abord, tout l'ensemble. Pour le détail, nous aurons demain, après-demain, le temps qu'il faudra. En avant, donc, et à toute allure. » Ils partent. Dans l'ombre se dessine, à droite et à gauche, un énorme talus contre lequel on dirait que l'automobile va se fracasser : c'est Angkor-Thom. Une porte s'ouvre comme une caverne et les happe ; ils roulent sur une allée toute droite, entre des arbres si touffus qu'ils forment, de chaque côté,

un lugubre mur vert-noir. Des frondaisons surgit un fantastique chaos de pierres blêmes : le Bayon. Dix minutes leur suffisent pour traverser toute l'enceinte d'Angkor-Thom et, sortant par la porte Nord, ils s'engagent, à la lueur des phares, sur la route des temples. Dans la nuit maintenant tombée s'élançant à leur rencontre des édifices aux formes imprécises, dont Maxence indique à son compagnon muet les noms étranges : Prah Khan, Pré Rup, Bantéai Kdei. Une course folle d'un quart d'heure à travers les ténèbres, et brusquement la voiture s'arrête. Ils sont revenus à Angkor-Vat : la visite des ruines n'avait pas duré une heure.

Sans doute, les jours suivants, Raphaël, tantôt avec Maxence tantôt seul, retournera voir Angkor-Vat et le Bayon, mais cette course en automobile de la première nuit avait un caractère pour ainsi dire prophétique et symbolique, car ses descriptions resteront toujours aussi sommaires. Les noms qu'il cite s'accompagnent de détails si secs qu'on les croirait copiés dans un guide. « Bientôt j'atteignis le belvédère du Roi Lépreux... Devant ce belvédère s'étend, à environ cent cinquante mètres, un peu sur la gauche, le système de monuments dit « groupe de Prah Pithu ». Juste en face, on a trois grandes tours, et, derrière ces tours, les ruines d'un bizarre édifice connu des archéologues sous le nom de Khléang mord. » C'est exactement le ton des « Baedeker » et des « Michelin ».

Nul doute, pourtant, que Pierre Benoît, s'il l'avait voulu, aurait pu broser lui aussi son tableau d'Angkor. Bien qu'il soit à peu près dépourvu de sensibilité et d'imagination, il a le coup d'œil vif et le trait juste. Il décrit la traversée en automobile de la Cochinchine en quelques lignes harpées mais évocatrices : « Je commençai par bémol l'allure de l'automobile, qui faisait de son mieux pour m'épargner la vue de l'horrible paysage que nous étions en train de traverser, ses interminables étendues de boue noirâtre, d'où émergent une infinité de petits piquets symétriques, qui sont des plants de riz. De temps en temps, il y avait un piquet plus grand, qui était un marabout, sorte d'ignoble échassier au plumage galeux, et, de temps à autre, un piquet plus grand encore, qui était un homme. Celui-ci, chose inouïe, pêchait à la ligne, et, chose plus inouïe, il avait l'air de prendre du poisson, tandis que l'eau à laquelle il arrachait cette proie bizarre continuait à demeurer invisible. Il régnait sur ce panorama cauchemardesque une lumière blafarde, tombant d'un ciel d'étain derrière lequel glissait un soleil qu'on ne voyait pas, mais qu'on sentait de force à assommer l'imprudent qui aurait, une seconde, retiré son casque. »

Si Pierre Benoît s'est refusé à donner d'Angkor autre chose que des noms de monuments et de brèves indications topographiques, ce n'est donc pas incapacité mais parti pris. Il a pensé sans doute que le ton admiratif et enthousiaste qu'exigent les descriptions était incompatible avec le genre de roman badin qu'il avait choisi, et il y a à cet égard une déclaration de Raphaël de Saint-Sornin à son ami Gaspard Mausem qui est une véritable profession de foi, non pas du personnage, mais de l'auteur. « Ne crains rien, lui dit-il, je ne te raserai pas avec les descriptions d'escaliers. Djibouti, Colombo, Singapour ? La belle affaire ! La Compagnie des Messageries Maritimes a pris soin de faire éditer, pour chacun de ces ports, d'excellentes brochures qui vous dispensent d'y descendre. Tu seras bien assez renseigné, pour le surplus, en sachant qu'à Djibouti les indigènes essaient de vous réfiler des dents d'espadaon, à Colombo de petits éléphants d'ébène, et à Singapour des can-

nes de jonc enveloppées de papier de soie. Au lieu d'aller à terre risquer d'attraper une insolation, il vaut mieux, tu vois, rester à bord, dans un fumoir frais et sombre, devant un whisky bien frappé. » Peut-être Pierre Benoît a-t-il eu raison de donner ce ton à son héros, et une description pittoresque d'Angkor aurait-elle juré avec la mystification d'Apsara. Mais le sujet fut donc mal choisi pour le décor, ou, si l'on aime mieux, le décor pour le sujet. On imagine mal un vaudeville qui se passerait dans la cathédrale d'Amiens ; on ne choisit pas Angkor pour cadre d'un roman policier.

Il arrive qu'en lisant « Mon frère Yves » ou « le Roman d'un Spahi » on se sente agacé par les défauts de Loti, par l'étroitesse de son goût, par l'insuffisance de sa vision, par les artifices de son style. Il arrive de même qu'en lisant « le Génie du Christianisme » ou « l'Itinéraire de Paris à Jérusalem », on soit tenté de trouver Chateaubriand un peu grandiloquent, un peu pompier. Mais, quand on a fini « le Roi lépreux », ah ! comme on sait gré à Pierre Loti d'avoir du moins parlé d'Angkor sur ce ton ému, ardent, presque dévot ; comme on est reconnaissant à tous ces grands écrivains, les Chateaubriand, les Flaubert, les Baedekers, les Claudel qui, n'ayant pas eu honte de ressentir de l'enthousiasme devant les belles choses, ont su, en s'abandonnant sans pudeur à leur exaltation, nous donner à nous aussi, qu'ils élevaient pour quelques instants, au-dessus de nous-mêmes, l'inoubliable frisson de la beauté !

Aussi quel soulagement, après « le Roi lépreux », d'ouvrir le beau livre de M. Groslier sur « Angkor ». Pierre Benoît lui a emprunté la plupart de ses renseignements, mais rien ne ressemble moins que ce volume aux brochures des Messageries Maritimes dont parle Raphaël de Saint-Sornin.

Ce livre est d'abord un plaisir pour l'intelligence. M. Groslier ne laisse pas son lecteur, comme fait Pierre Loti, sur un sentiment d'inconnu et d'incompréhensible. Si le touriste d'Angkor revient souvent de ces ruines gigantesques, bouleversées par la végétation, où il a erré de labyrinthe en labyrinthe, « comme s'il sortait d'un grandiose cauchemar », c'est là une impression fautive, née d'une visite trop rapide et mal ordonnée, et que dissipera l'étude méthodique des monuments. « Ces cent kilomètres de terrain, où tout surgit en un désordre parfois hallucinant, s'organisent au contraire dans des tracés d'une rigueur que les Grecs, si ordonnés et si prudents, n'ont eux-mêmes jamais mise en pratique, amoureux qu'ils étaient par ailleurs de l'imprévu et de la diversité. »

Les monuments d'Angkor n'ont pas surgi du sol comme une végétation insolite, au caprice des rois ou des architectes : un ordre a réglé leur succession, et l'examen de leurs caractères propres permet de dégager la loi de leur évolution. Le Phiméanakas esquisse et le Bapuon réalise la conception architecturale d'où sortira, trois siècles plus tard, Angkor-Vat : le temple pyramidal en étages décroissants et couronnés de tours et de galeries. Ta Prohm, Prah Khan, Pré Rup, Bantéai Kdei, temples à développement horizontal, représentent un type antérieur. Enfin, le Bayon, construction folle et grandiose, pleine de fautes grossières et de hardiesses géniales, témoigne de la décadence d'un art qui jette alors son dernier mais peut-être aussi son plus vif éclat, un peu comme au Moyen âge devait sortir de la perfection gothique l'exubérance déréglée mais délicieuse du flamboyant.

Cet ordre qui lie l'un à l'autre les monuments dans le temps comme les anneaux d'une même chaîne, il se retrouve encore dans l'espace. Angkor-Thom s'ouvre par cinq portes monumentales, quatre correspondant aux quatre points cardinaux qui conduisent au Bayon, et la cinquième ouverte sur l'axe est-ouest du palais royal. La place royale domine un panorama qu'unit à elle une harmonie secrète pareille à celle qui unit par exemple au château de Versailles les jardins de Le Nôtre : à l'ouest, le défilé des éléphants, qui semble supporter la porte monumentale du palais ; à l'est, dans le lointain, les entrées triomphales de la ville et, traçant la limite de la place, une ligne de douze tours ; au sud, le déploiement en profil du Bayon, et enfin, au sud-ouest, l'imposante pyramide du Bapuon. « Et toutes les masses, toutes les silhouettes, les routes et les places, les pyramides, les sanctuaires, les tours, les terrasses se déploient dans une perpendicularité et une orientation rigoureuses. La vigueur des détails, le chaos des ruines, l'aspect parfois déconcertant de certaines conceptions, l'ampleur et la complexité de la vision, l'anarchie et l'exubérance des sculptures s'ordonnent dans la sagesse impeccable du plan. »

La subtile harmonie que confère à Angkor-Thom la rigueur du plan qui a présidé à sa construction, existe aussi à Angkor-Vat. Mais tandis qu'à Angkor-Thom elle est due à la répartition des monuments sur la surface plane de la cité, elle est obtenue à Angkor-Vat par la superposition des éléments architecturaux dans la pyramide formée par le temple. Cette opposition entre Angkor-Vat et Angkor-Thom se rencontre à plusieurs reprises dans le livre de M. Groslier, et elle me paraît en être l'idée maîtresse. La ville prépare le temple et l'explique, et les forces qui là-bas jaillissaient toutes ensemble avec une exubérance parfois désordonnée ont été maîtrisées et accordées ici dans une harmonie suprême. Angkor-Thom semble avoir été créé dans la hâte et la confusion d'une improvisation : on jette à pleines mains l'or et la sculpture, mais des temples restent inachevés ; partout on réalise le plus qu'on peut, on court au plus pressé, aux façades principales. Angkor n'est pas une victoire, c'est un combat. « Cette dualité, cette témérité, ces forces follement dépensées, cette vitalité juvénile confèrent à Angkor, sous les parures du temps et de la végétation, une puissance grandiose qui vous saisit dès qu'on franchit les portes de l'ancienne cité. Elle lutte toujours, non plus sous l'étreinte des hommes, mais avec les racines et les lianes lui semblent, pour l'accomplissement d'une destinée unique, maintenir ses pierres dans l'agitation insolite et tumultueuse que leur confèrent, au sortir des carrières, les chantiers retentissants d'autrefois. » Mais à Angkor-Vat on trouvera la sérénité « qui se dégage de tant de recherches, de tâtonnements et d'exaltation. Et ce temple surgit, tranquille et souverain, comme, dans le pays où il rayonne, on voit, en saison pluvieuse, apparaître le soleil à travers un rideau tumultueux de nuages. »

Ces quelques citations permettent d'apercevoir que le livre de Groslier n'est pas seulement une satisfaction pour l'intelligence, mais aussi un plaisir pour l'imagination. Son auteur est un savant, et c'est encore un artiste. A la science qui explique et qui éclaire, il joint le goût qui admire et qui exalte. Il dit la hauteur des tours, la longueur des façades, la grosseur des blocs ; il calcule le nombre de journées qui furent nécessaires pour édifier tel temple, il indique la date de telle statue, il précise pour chaque monument ses matériaux de construction ; il emploie les mots

techniques d'architrave, de rinceau, de mouluration, mais ces chiffres et ces termes n'ont pas la sécheresse d'un exposé purement scientifique, ils ne sont que le symbole d'une beauté qu'ils s'efforcent de rendre plus accessible. Et il arrive au savant lui-même, après avoir donné ses chiffres, de les oublier pour ne plus être que l'artiste livré tout entier au spectacle qui l'éblouit.

« Dix-huit marches nous feront atteindre et traverser la galerie-enceinte du second étage et nous conduiront en plein ciel dans une cour dallée de 90,50×110 mètres, circonscrite par une galerie et portant une tour démantelée à chaque angle. Et brusquement devant nous surgit tout le massif central d'Angkor-Vat mesurant à sa base 62×68 mètres, escaladé par douze escaliers à pic et surmonté de ses tours intactes dont celle du centre élève son pinacle à 65 mètres au-dessus de la plaine et à quelque cinquante mètres au-dessus du point où nous sommes. A l'intimité charmante de la colonnade cruciale succède l'écrasante majesté de cette pyramide, de son soubassement mouluré à deux étages d'une hauteur totale de 12 m. 55. »

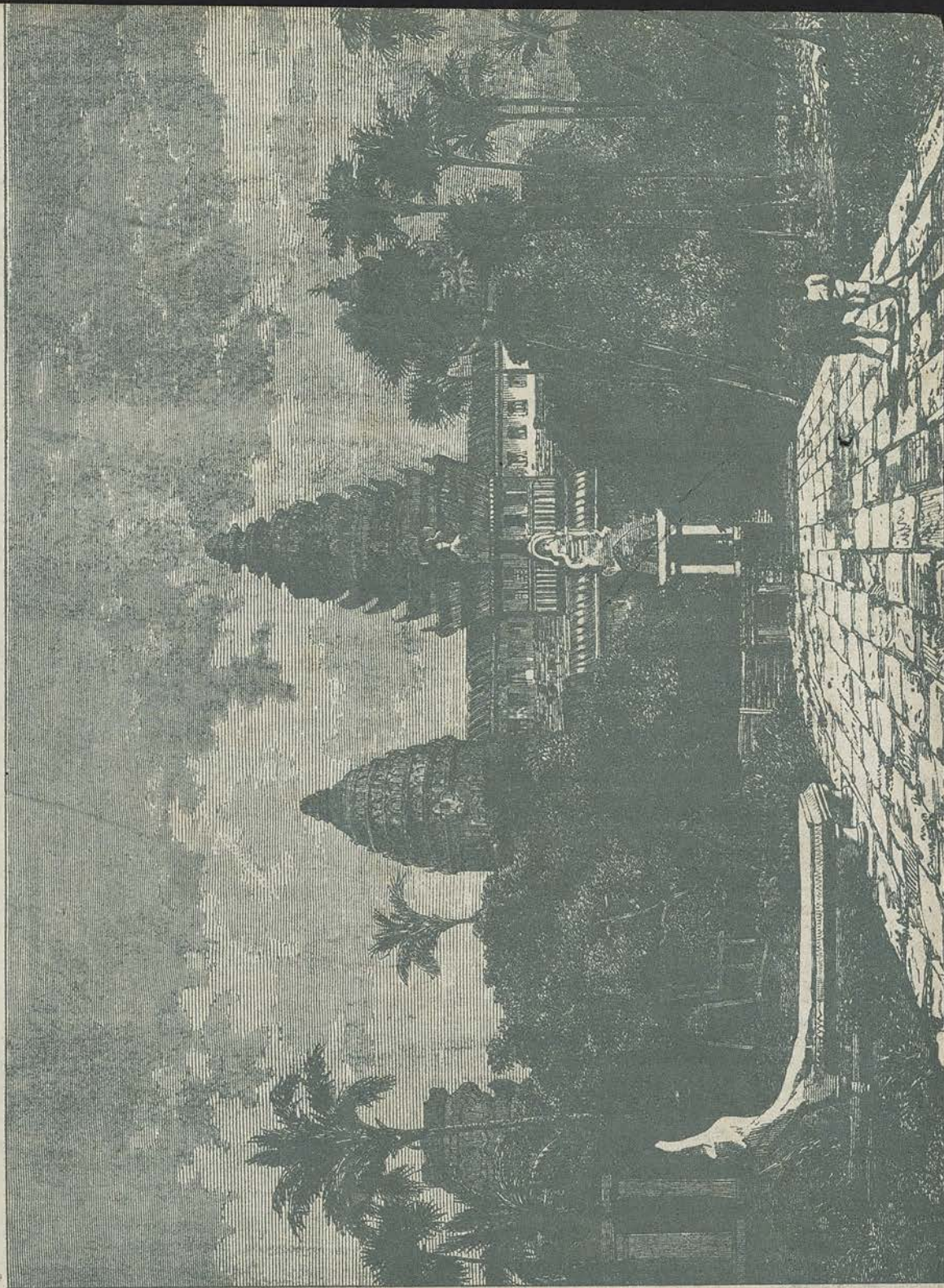
» Les chiffres que nous donnons perdent toute valeur. La mouluration de ce socle gigantesque annule toute échelle. Allons nous placer dans l'angle sud-ouest de la cour, de manière à embrasser en diagonale les faces ouest et sud de cette montagne. La pierre, la pierre, la pierre nous oppresse et ces escaliers abrupts nous repoussent. Et c'est l'heure où le soleil qui commence à baisser ne permet à aucune ombre profonde d'alléger la montagne sculptée. Sa lumière va en fouiller les ornements pour que toute cette masse se dresse dans sa monstruosité maximum devant les pygmées que nous sommes. La pierre est rouge, la pierre est grise. Sur ces pierres, des pluies et le soleil ont jeté des traînées véronèse de lichen. D'autres pierres blanches brillent par endroits. Et ces pierres taillées, polies, ajustées, ces pierres sans mesure, ces pierres qui s'élèvent si haut que l'œil n'en discerne plus les formes ni le décor, ces pierres portent le beau ciel du Cambodge, d'un blanc humide qui s'azure à peine et où l'on voit passer des hérons. »

Cette page, comme telle autre sur le Bayon ou tel chapitre si évocateur sur la vie à Angkor au XIII^e siècle, telle description d'une première visite aux ruines le matin, montrent assez que celui qui les a écrites a le souci de la beauté à la fois plastique et sonore de la phrase, et que chez lui l'artiste et le savant se doublent d'un lettré qui sait ce que c'est qu'écrire. J'aurais voulu citer encore ces pages consacrées aux « temples en forêt », à Prah Khan et à Ta Prohm, qui sont celles que je préfère peut-être parce que j'y retrouve mes propres impressions. Mais pour ne pas alourdir cette étude de citations trop longues et trop nombreuses, je me contenterai de ces quelques lignes sur la muraille monumentale d'Angkor-Thom, d'une densité et d'une vigueur d'expression où beaucoup d'écrivains pourraient venir prendre modèle :

« L'ampleur d'une muraille nue, sans une fissure et protégée par une eau profonde, cinq portes étroites, rendaient la ville imprenable. Les soucis d'art ne firent point perdre de vue les nécessités militaires et urbaines. Mais ils se manifestent néanmoins aux portes. S'il les fallait étroites, on les voulut grandioses : elles furent ceci et cela. Et aux seuils de cette cité bâtie à leur souffle, le culte et l'épopée dressent leur dieu afin qu'ils l'annoncent et leurs géants pour qu'ils la gardent. »

(Lire la suite à la page 272).

Chaussée et entrée principale d'Ongkor-Wat, d'après MOUHOT (1860).



Dans la province d'Ongkor se trouvent des ruines si imposantes, fruit d'un travail tellement prodigieux, qu'à leur aspect on est saisi de la plus profonde admiration, et que l'on se demande ce qu'est devenu le peuple puissant, civilisé et éclairé, auquel on pourrait attribuer ces œuvres gigantesques.

Malheureusement le temps, qui ne respecte rien, les invasions de barbares venus de tous les points de l'horizon, et dernièrement des Siamois modernes, peut-être aussi les tremblements de terre, ont bouleversé la plus grande partie de ces somptueux monuments. L'œuvre de destruction continue même pour ceux qui s'élèvent encore, imposants et majestueux, à côté d'amas de décombres.

Sur l'azur profond du ciel, sur la verdure intense des forêts de l'arrière-plan de cette solitude, ces grandes lignes d'une architecture à la fois élégante et majestueuse me semblèrent, au premier abord, dessiner les contours gigantesques du tombeau de toute une race morte !

(Extrait du « Voyage » de M. MOUHOT, Tour du Monde, 1863.)



RUINES DU BAION
(Monument aux 42 tours)

Dessin de E. DELAPORTE de 1866.

Aussi remarquable dans ses détails que dans son ensemble, ce monument a peine à y fixer une place où il n'en retrouve pas des traces. Malheureusement, avant d'avoir été connu. Bientôt, des quarante-deux tours, des deux cent il ne restera qu'un amas de ruines.

étai
une
por



men
ment
cent

était tellement couvert de sculptures, d'ornements et de bas-reliefs de toute sorte, que l'œil, encore aujourd'hui, ne peut en saisir l'ensemble. Une végétation que rien n'arrête de jour en jour envahit et détruit davantage cette merveille d'un art qui passera à l'état de ruine. On voit des portiques, des milliers de colonnes, des galeries inextricables et des innombrables statues qui ornaient ce monument.

(Extrait de l'Atlas du voyage d'exploration en Indochine de DOUDART DE LAGRÈS, 1873.)

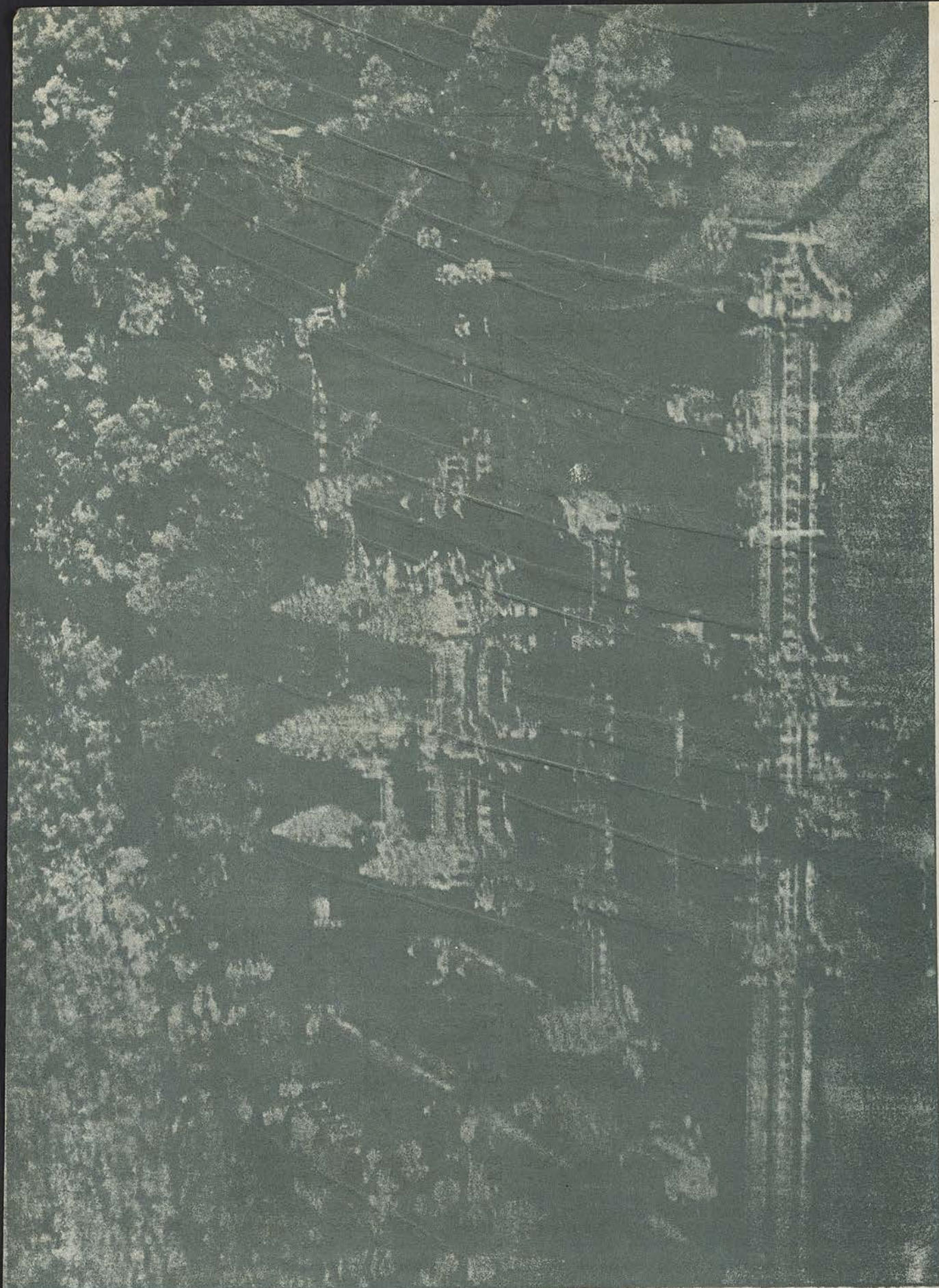


Photo Marc ALEX

Angkor-Vat.

BACLIÉU

par A. B.

I. — GEOGRAPHIE, DOMINANTES PHYSIQUES, REGIONS NATURELLES

Situation. — Située à la partie la plus méridionale de l'Indochine française, entre 8°30 et 9°20 de latitude nord, 102°20 et 104° de longitude est, la province de Bac-liéu est le don le plus récent du Mékong, dont les alluvions continuent de s'insinuer sans cesse entre la mer de Chine et le golfe de Thaïlande, pour aller constituer cette si curieuse pointe de Camau, terre en formation, qui cherchera son équilibre pendant de longues années encore.

Les côtes. — Basses et bordées des différentes espèces de palétuviers qui aident à leur colmatage, les côtes émergent à peine des glaciés de vase qui les prolongent vers la mer et font qu'à marée basse, souvent, on ne peut distinguer l'eau des lais fangeux, sous la grisaille d'un ciel rarement dumineux.

Leur tracé lui-même n'a pas trouvé son dessin définitif, et apports et érosions tendent à modeler une immense spirale partant des bouches du Bassac et dont les courbes intérieures viennent, après avoir prolongé vers l'ouest la pointe de Camau, colmater la baie de Baie de Bai-Bùn, figurant encore sur les vieux atlas, et transformée de nos jours, sur une bonne partie de sa superficie, en une belle réserve forestière.

Superficie et relief. — Il est difficile d'assigner une superficie exacte à ces étendues encore mouvantes, et ce n'est qu'approximativement que le chiffre de 740.000 hectares représente la surface totale de la province.

Les plaines à peine exondées qui la constituent ont un très faible relief, et la couche d'alluvions est si dense qu'il a fallu forer à 87 mètres à Bac-liéu et 169 mètres à Camau les puits qui vont chercher la nappe souterraine d'eau douce.

Présence de l'eau salée. — *Le pays de la soif.* — Car la présence de l'eau salée qui chaque jour envahit les cours d'eau au jeu des marées, imprègne le sol et menace de submerger ces terres basses, impose à la vie des conditions très dures.

La vie humaine exige la construction de citernes, oblige à l'acquisition de jarres où le liquide sera emmagasiné pendant la saison des pluies. Lorsque ces jarres seront épuisées, on aura recours aux marchands d'eau qui vont chaque année, pendant les mois secs, chercher l'eau douce au Bassac, dans la région de Can-tho, où elle est particulièrement appréciée, et la transportent en de grands sampans-citernes pour la vendre au prix fort.

La vie animale n'est pas plus favorisée, et là où le creusement de mares n'est pas possible — à quelque profondeur, le sol perméable ou im-

prégné de sel ne permet pas de garder l'eau douce, — les buffles doivent transhumer deux fois l'an, entre repiquage et récolte, et après récolte, jusqu'à l'époque des labours.

Quant à la végétation, elle subit, elle aussi, la conséquence de cet envahissement saumâtre. Sauf dans les forêts adaptées au sel, ou pour qui le sel est indispensable, trâm, palmiers d'eau et palétuviers, les arbres sont rares et rabougris. Les rizières, défendues par des digues et des barrages, ne peuvent être irriguées par emprunt d'eau dans les rachs et les fleuves, et leur alimentation en eau dépend uniquement des pluies, ce qui met la riziculture dans une soumission exclusive aux caprices du climat.

Cette caractéristique particulière marque profondément les conditions de vie et de l'activité économique de la province, et l'un des Administrateurs de Bac-liéu a pu dire avec juste raison que cette région, « malgré son système imposant de rachs et de canaux qui la sillonnent en tous sens, est, par un étrange paradoxe, le pays de la soif ».

Cours d'eau. — Les cours d'eau forment, en effet, un réseau dense, aux ramifications à l'enchevêtrement complexe, et participent aux marées de deux mers aux mouvements asynchrones et d'amplitude différente. Il en résulte des phénomènes de marnage et d'interférence des courants qui apparaissent absolument anarchiques, au point que, dans certaines régions, les fleuves qui se jettent dans le golfe de Thaïlande ont leur courant qui s'éloigne de la mer au moment où la marée descend, fait qui n'est surprenant que si l'on ignore leur communication avec la mer de Chine, bien plus lointaine, mais dont les marées, d'amplitude trois fois plus forte, dominent.

Nous emprunterons aux monographies faites il y a quelques années par le Chef de province de l'époque, des remarques frappantes et qui ont, en 1944, conservé toute leur valeur.

Physionomie générale. — La réalité profonde de cette province, la dernière née des circonscriptions cochinchinoises, est faite d'instabilité, de précarité, de déséquilibre et d'inachèvement.

Instabilité. — Instabilité du sol trop neuf, et des cours d'eau, imparfaitement fixés dans leurs berges (envasements et dos d'âne; approfondissements et élargissements parfois brutaux);

— Instabilité de l'agriculture, dominée par les forces naturelles qui impriment trop librement leurs rythmes aux récoltes;

— Instabilité des habitants, dans beaucoup d'endroits insuffisamment attachés à la terre, petits défricheurs ou travailleurs agricoles beso-

gneux à la merci d'une mauvaise récolte, population flottante donnant aux statistiques des variations d'une amplitude désordonnée.

Précarité. — Précarité de la vie individuelle. Les paysans, du fait de la situation foncière (1), ont plus le sens de la possession que celui de la propriété. Ils n'ont, pour les aider à vivre, ni l'eau douce, ni l'élevage, ni les produits de l'artisanat ;

— Précarité de la vie publique. L'action administrative s'exerce difficilement d'un chef-lieu, judicieusement situé lors de sa création, mais de plus en plus éloigné du centre de gravité réel de la province, qui se déplace vers le sud-ouest, au rythme de l'investissement économique (2).

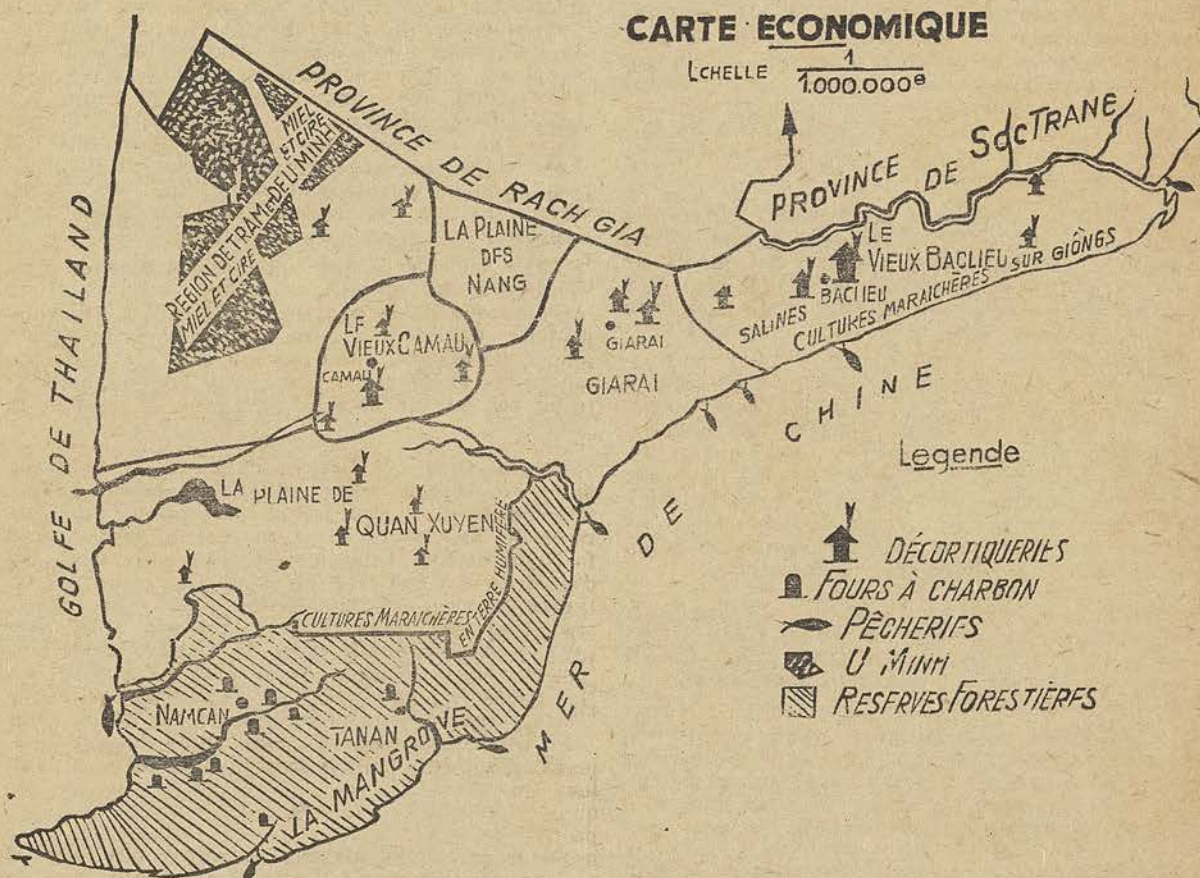
petit nombre des gros propriétaires fonciers et de la masse des fermiers excluant l'existence d'une classe moyenne pondératrice.

Inachèvement. — Inachèvement du sol en formation le long des côtes et confondu avec la mer ;

— Inachèvement de la mise en valeur, incomplète en surface et en profondeur ;

— Inachèvement de l'action administrative, surtout dans la région de Camau ;

— Inachèvement démographique et social, résultant du manque de traditions et d'homogénéité d'une population au surplus ni répartie, ni fixée comme il serait désirable.



Elle doit intervenir par le truchement de conseils de notables souvent improvisés, dans les villages de création récente et trop vastes pour permettre un contrôle et un encadrement satisfaisants.

Déséquilibre. — Déséquilibre géographique et administratif. Une région anciennement peuplée, peu étendue, à population assez dense, centre de la vie administrative, est accolée à une région neuve, vaste, d'importance économique primordiale, mais aux richesses encore potentielles, et dont la population est peu dense, l'équipement à peine amorcé, et où les difficultés de communication sont un obstacle à la pénétration de l'action administrative ;

— Déséquilibre social également, du fait du

Les régions naturelles. — Ces caractères se retrouvent dans la diversité des régions naturelles que l'on peut distinguer sur ce vaste territoire.

a) **Le Vieux Bac-liêu** (Vinh-châu et Vinh-loi), composé de terres anciennement peuplées, morcelées, qui s'épuisent sans nouvel apport de limon, d'un cordon de Giông (3) parallèles à la mer de Chine, de jardins fertiles en bordure d'étendues saumâtres en cours de colmatage, de rizières vieilles, pays de retraités, où le vieux

(1) Voir plus loin.

(2) C'est pour cela que l'Administration locale a décidé de transférer le chef-lieu de la province à Camau dès que les travaux préparatoires en cours seront terminés.

(3) Cordons littoraux.

fonds de peuplement chinois domine, allié aux anciens éléments khmèrs, imprégnant d'une forte empreinte l'annamite plus tard venu ;

b) *Giarai*, région de transition, pays de vastes rizières et de grande colonisation, notamment européenne, mais dont les terres portent déjà les premiers signes de vieillissement ;

c) *La plaine des « Nang »*, au nord de Giarai, naguère couverte d'une belle forêt de « tràm », défrichée inconsidérément, où, faute de drainage, après deux ou trois belles récoltes, l'alun a ressurgi dans les rizières insuffisamment lavées, et le « nang », ce jonc des plaines alunées aux eaux mortes, a tout recouvert ;

d) *Le Vieux Camau*, région de petite propriété, calmes villages semblables à ceux du Centre cochinchinois, resserrés sous les cocotiers, où règne encore le souvenir du passage du prince Nguyễn-Anh au cours de son exode, et où les querelles de personnes sont âpres ;

e) *La plaine de Quan-xuyên*, vastes espaces défrichés au cours du « rush » de 1925-1930, abandonnés pendant la crise de 1931 à 1934, aux terres domaniales convoitées, dont l'assise foncière est loin d'être stabilisée. Rizières fauchées, faute d'animaux de labour, à côté d'immenses marécages. Population fruste et rude. Région aux possibilités d'avenir encore très grandes. Conditions de vie pénibles. Villages informes et gigantesques ;

f) *La région du « Tràm » et de l'« U-Minh »*, à l'ouest du Sông Ong Dộc et du Sông Tràm, forêt d'arrière-mangrove, seule région de la province aux eaux douces, grâce à l'apport de l'« U-Minh », où poussent agrumes et mangoustans, avec de belles rizières en bordure de mer à côté de vastes plaines inondées par l'eau noire de l'« U-Minh » ;

g) *La mangrove* : forêt inondée de palétuviers, à la croissance desquels l'eau salée est indispensable, bûcherons à la vie rude, sans eau douce, sans riz ni légumes, isolés dans des peuplements boisés hostiles, où l'anophèle sévit particulièrement. Région de pénétration difficile, mais d'économie active, avec sa production charbonnière et la pêche qui occupe une importante population groupée en pittoresques villages.

II. — LA TERRE ET L'HOMME.

Situation foncière et colonisation. — Bac-liêu est une des rares provinces de l'Ouest cochinchinois où existent encore des terres domaniales vacantes, qui posent avec acuité le problème de la colonisation.

Sur 500.000 hectares environ susceptibles d'appropriation, 150.000 environ, plus ou moins occupés sans titre, restent à régulariser, par une procédure qui fera d'occupants, des propriétaires. Aussi, la terre est encore l'objet de violentes convoitises et de disputes allant parfois jusqu'aux conflits sanglants.

Cependant, les efforts pour l'accession des non-possédants à la petite propriété, qui se sont, à certaines époques, manifestés avec la violence

d'une incoercible poussée, sont tenus en échec par les difficultés de mise en valeur effective qui exigent de gros capitaux et, dans ces terres neuves, une concentration de moyens hors de la portée du « công-nghiệp », qui ne peut obtenir de crédit à bon marché, puisqu'il ne peut nantir les terres sur lesquelles il n'a pas encore de droit de propriété.

Aussi, trop souvent, ses efforts restent vains, et il retombe sous l'emprise d'un capitaliste, particulier ou société, qui relève ses droits, obtient la propriété de la terre, et l'emploie comme fermier.

C'est ainsi qu'il existe dans la province de véritables féodaux qui, aidés d'intermédiaires, accapareurs professionnels de terres domaniales, ont pu se tailler d'importants domaines.

Ce fait s'explique par le peuplement de la province.

Les habitants. — Originellement, le fonds de la population a été constitué par des Chinois de Triêu-châu, des Cambodgiens, des colons annamites des postes militaires ou « Dôn-Diên », gens frustes, rudes, et sans grandes subtilités psychologiques.

Dans ces terres désertes, couvertes de forêts, hantées par les moustiques, dépourvues d'eau douce et de tout ce qui fait le confort et l'agrément de la vie, la sélection naturelle a joué et la lutte pour l'existence fut âpre.

Il s'en est dégagé quelques familles qui ont investi les terres incultes, et auxquelles se sont ajoutés les hommes d'aventure de la Cochinchine, irréductibles, ne reconnaissant ni les usages courants, ni les lois ou les autorités établies qu'ils fuyaient parfois, et à qui Camau parut le champ d'élection de leur individualisme farouche et de leur volonté d'enrichissement.

Ces caractères marquent encore profondément la population de cette province sans traditions, et ne poursuivant d'autre idéal que celui de la richesse que donne la maîtrise de la terre.

Aussi, l'évolution de la province a été surtout jusqu'ici d'ordre économique et matériel, et de longues années seront encore nécessaires avant que les facteurs moraux, le sens social et la compréhension de l'intérêt général viennent à dominer.

Souvent, on désigne Bac-liêu sous le nom de « Far-West » cochinchinois, et la comparaison est juste avec ce que nous savons des pionniers des plaines de l'Amérique du Nord.

Par ailleurs, l'emprise du milieu est tellement forte que les jeunes gens instruits en France, assez nombreux cependant, au lieu de former une véritable élite sur laquelle l'Administration pourrait s'appuyer, ont été pour la plupart bien vite repris par l'ambiance, et n'ont pas apporté à la collectivité le profit qu'on pouvait en attendre.

(A suivre.)



PATRIE ET LA SOIR

(Suite¹)

de J. G. FAURE

J'approfondissais la connaissance, que d'habitude nous masque le bavardage de nos semblables, avec les bêtes et les plantes. Dans cette petite agglomération, si proche encore de la forêt que, dès que fléchissait la surveillance, les herbes et les hautes broussailles ne tardaient pas à envahir routes et jardins comme si la forêt n'eût attendu qu'une occasion pour reprendre le morceau de terrain qu'on lui avait ravi, j'avais l'impression de baigner à même l'univers, de me retremper dans cette sauvagerie native dont le désir n'avait cessé de veiller au fond de moi. Je m'aperçus avec ravissement qu'entre deux poutres de la terrasse des merles à bec jaune avaient fait un nid où venaient d'éclore des petits ; le chat, non moins ravi, en tremblait de convoitise. Tong grimpa le long du pilier cueillir les trois petits, et les enferma dans un panier à claire-voie qu'il suspendit à une orchidée ; maladroits et affolés, ils piaillaient sans arrêt, et les parents, qui décrivaient à l'écart de grands cercles, finirent par se décider, malgré la présence attentive du chat, à leur apporter la becquée.

« Quand c'est devenir plus grand, dit Tong, moi couper lui un peu la langue, et lui moyen parler. »

En attendant, et voyant que cela me distrayait, il apporta un martin-pêcheur, pour lequel il confectionna une superbe cage de bambou ; il pêchait tous les jours des poissons dans les rizières voisines et me montra comment les saisir entre deux baguettes et les introduire dans le long bec de l'oiseau qui les gobait d'un seul coup. Celui-ci, bleu comme dans les légendes, et qui semblait embarrassé de ce long bec, se prit d'affection pour moi ; il se perchait sur mon doigt quand je passais la main par la porte de la cage, et répondait lorsque je lui sifflais la chanson de l'oiseau de Siegfried. Un matin, on le trouva raide mort ; comme toutes les

(1) Voir notre numéro 232 du 28 février 1945.

bêtes qui ont trop renoncé à leur instinct pour se rapprocher de l'homme, il n'avait pas pu vivre. Instruit par la leçon, je fis donner la volée aux jeunes merles, mais ils s'envolèrent avec tant de gaucherie que l'un d'eux tomba sur le sol et fut happé par le chat, qui, malgré les coups de cravache, et au grand amusement de Tong, se réfugia sur le sommet d'une armoire et l'y dévora à loisir au milieu de grognements sauvages. C'est ainsi que lorsque nous intervenons dans le cycle de la nature pour essayer d'y faire ce que nous croyons le bien, nous ne déchaînons que des catastrophes. L'exubérante Nature, cependant, continuait à pénétrer de toutes parts dans la maison qui lui était grande ouverte ; les larges feuilles des bananiers se haussèrent jusqu'à la terrasse, les palmes des cocotiers s'inclinaient pour regarder par les fenêtres, des pigeons verts nichèrent dans les combles, les emplissant toute la journée de leurs tendres roucoulements, les poules prirent l'habitude de gravir l'escalier et de venir picorer devant la salle à manger les restes de riz qu'avait laissés le chat dans son assiette. Voyant que je l'accueillais avec tant d'allégresse, elle délégua alors les termites pour occuper les charpentes et les meubles — dans le bois desquels, toute la nuit, on entendait leur minutieux travail ! — les cafards-volants vinrent flâner parmi les collections de vêtements de la penderie, et les mouches maçonnes édifièrent une ruche dans les casiers de la bibliothèque. Je dus réagir — d'autant plus que les domestiques, partisans d'une liberté générale qui satisfaisait leur goût du moindre effort, dérangent le moins possible ce pullulement de minuscules vies — et prescrire un nettoyage général. Les pigeons verts, seuls, ne furent pas inquiétés.

Alors apparurent en signe de paix les animaux utiles. Dès que l'on allumait les lampes, les margouillats, tout au long des murs, chassaient les insectes, en émettant de temps à autre un chuchotement désapprobateur, et se poursuivaient dans des amours compliquées qui se terminaient par d'impudiques étreintes, souvent aussi par un combat où se tranchaient les fragiles queues. Parfois l'un d'eux tombait sur le sol avec le bruit d'une vessie qui éclate et le chat, qui suivait leurs ébats d'un point de vue plus utilitaire, le dévorait. Un ricanement, un soir, me fit sursauter et, comme je levais la tête, une voix sarcastique me cria : « Toqué !... Toqué !... ». C'était un gecko en arrêt le long d'une porte, semblable à un petit crocodile, qui me fixait de ses yeux

exorbités. Il répéta encore une fois « Toqué ! », poussa un soupir, et s'en alla par le cadre de la porte. Dans les arbres, dès lors, j'entendis souvent leurs cris d'appel, aux différents timbres de voix, si proches de celles des hommes ; certaines même mettaient l'accent tonique sur la dernière syllabe, qui semblaient avoir l'accent provençal. Tong écoutait soigneusement le nombre de cris, car tout chiffre pair était maléfique.

Je ne tardai pas à m'apercevoir que c'étaient les fourmis rouges qui me louaient la maison ; sur mon angle de terrasse favori, de longues traînées, et qu'il ne fallait pas déranger, vquaient à leurs affaires en rangs serrés avec la tranquillité du légitime propriétaire. Repris par mes souvenirs d'adolescence du temps où dans la colline provençale, avec Gérard et Arlen, « nous jouions à être Dieu » en bouleversant les fourmilières, j'entamai les hostilités en leur assénant des bouffées de fumée ; mais les rangs, un instant désorganisés, reprenaient plus serrés, et je passai aux actes de guerre véritables, balayant leurs cohortes à grands coups de bambou, projetant d'une pichenette les rouges ouvrières dans le vide, et celle qui suivait la disparue restait un moment toute désorientée à palper autour d'elle avec ses antennes, puis reprenait stoïquement son chemin ; « la vie continue », me disais-je. Le fidèle Tong, voulant renchérir sur mon zèle, fit même sauter l'enduit blanc, dont elles avaient colmaté les interstices du bois pour mieux clore leur cité installée au cœur d'une poutre. Il ne se passa plus de jour que je ne les taquine distraitemment, tout en méditant, après le dîner. Les fourmis rouges le comprirent, qui organisèrent sans tarder les représailles ; au moment béat de la digestion, une brûlure me faisait sursauter, et j'écrasais sur ma cuisse, où les mâchoires en restaient fichées, la guerrière qui avait escaladé mon fauteuil avec la mission de venger ses camarades ; aux repas, au salon, dans le potage, dans le sucrier, sur le bureau, partout surgirent les volontaires chargées d'organiser la guerrilla ; la terrasse devint intenable, un soir même, alors que je me couchais derrière le rempart de ma moustiquaire, je trouvai une sentinelle qui attendait, depuis des heures peut-être, le moment de m'attaquer. Je dus transiger ; je m'abstins de taquineries et pour apaiser l'âme de la fourmilière, déposai l'offrande de quelques morceaux de sucre le long de la balustrade. Tout cessa et les deux adversaires cohabitèrent dès lors sans incident.

Ce fut la saison des pluies. Pendant quatre mois les armées de la pluie défilèrent sur le pays, investissant le ciel, piétinant les rizières. Averse par averse, on les entendait qui approchaient en marchant sur les arbres, passaient à grand fracas sur les maisons de bois, et poursuivaient leur route ; derrière leurs cohortes, repoussaient à profusion les herbes. Je connus les longues journées qu'écrasait le ciel gris, où la maison retentissait de l'inlassable martellement des ondées. Il plut dans le salon, il plut dans la chambre ; à mesure que l'on remplaçait les tuiles, d'autres brèches se déclaraient, la maison, comme un navire dans la tempête, faisait eau de toutes parts ; le charpentier, à bout de ressources, et d'énergie aussi, déclara qu'en définitive rien n'était meilleur qu'une feuille de latanier glissée dans les interstices coupables et des bassines sur le plancher aux points de chute. Je dus me résigner à ne point habiter certains angles de pièces, à déménager d'un jour à l'autre les meubles et les vêtements devant les progrès capricieux mais incessants de la pluie. L'enduit du plafond s'écailla au-dessus de mon lit et une large portion s'en écroula une nuit sur ma moustiquaire ; le chat et moi, nous éveillâmes en sursaut parmi les plâtras comme les survivants d'un tremblement de terre au milieu des décombres d'une ville. Dans l'obscurité et sous une trombe d'eau, je courus aux dépendances pour y chercher du secours, mais elles étaient désertes ; il y avait grande fête ce soir-là dans un village voisin, ainsi qu'en témoignaient les lointains battements de tam-tam, et tous les domestiques avaient dû s'y rendre. Le fidèle Tong, en plus d'une sévère admonestation, y gagna de coucher désormais sur un coin de la terrasse sur un lit pliant de rotin qu'il dressait à regret tous les soirs, et dont les craquements à chacun de ses mouvements m'indiquèrent désormais qu'il était à son poste ; au plus profond de mon sommeil, quelqu'un veillait en moi qui y prêtait attention. Mon lit fut installé au milieu de la pièce, seul endroit provisoirement épargné, et la moustiquaire, qui jusqu'alors se repliait élégamment derrière une tenture, fut attachée à deux cordes que l'on tendit d'un mur à l'autre ; la chambre prit ainsi l'aspect d'une buanderie où achevait de sécher la lessive.

J'ai toujours campé dans mes habitations successives, campé même dans la vie, comme si quelque chose en moi comprenait mieux que moi-même que je ne pouvais être partout que

provisoire. Je me souviens de l'ébahissement des visiteurs devant ma maison de Paksiane, où l'usine électrique toute proche donnait durant la nuit des secousses si scandées aux ressorts de mon sommier métallique que j'avais fait poser le matelas à même le sol, mais à l'intérieur du lit pour que l'on pût quand même accrocher la moustiquaire. Lorsque je me relevais le matin, je ressemblais à un fantôme s'éveillant au milieu de ces cadres de fer que l'on voit sur les tombes ; chaque soir, pour me coucher, je descendais dans mon caveau. Et ma chambre d'étudiant, que de fois elle fit le désespoir de ma Logeuse Mure qui ne comprenait pas que j'éprouvasse de temps à autre le besoin de modifier les rapports des meubles entre eux, de déménager en quelque sorte sur place, et qu'avec cette tête de mort qui me servait d'abat-jour voisinassent sur mon bureau en guise de presse-papier une paire de chaussures, une arborescence de corail, le portrait du célèbre Montaivas et un bouddha cambodgien ! Je suis pourtant partisan de l'ordre, mais la subtilité en échappe aux yeux non avertis. Longtemps j'ai cultivé mon originalité, j'ai cru qu'elle résidait dans un certain nombre d'objets qu'il me suffisait d'emporter avec moi pour reconstruire partout une chambre qui ne fût que spécifiquement mienne. J'ai compris depuis que la pire servitude est la propriété. Qui veut être vraiment libre ne doit s'attacher pas plus aux êtres qu'aux objets. J'ai tenu depuis, et je tiens encore — cette collection de chaussures et de vêtements qui s'alignent dans ma penderie en témoigne — aux choses et parfois aux personnes, à mes manies, et même à mes tournures d'esprit ; mais je suis prêt, si elles devaient me devenir des chaînes, à leur retirer toute valeur, à les quitter du jour au lendemain. La vraie liberté, c'est le dénuement.

(A suivre.)



LETTRE DE Dalat

de SARIKA

25 janvier,

Ah ! m'avait-on dit : Heureux mortel qui retournez à Dalat ! Vous verrez là-haut en décembre, en janvier de quel temps merveilleux vous jouirez. Sous un ciel toujours bleu, profond, éblouissant, vous oublierez la pluie, l'incessante, l'irritante pluie de l'été, son humidité pénétrante, vous oublierez les ciels couverts et la boue des chemins. Vous goûterez la fraîcheur des nuits et des matins et vous vous dorerez aux chauds rayons du soleil de midi...

La faute en est certainement à l'année qui est « exceptionnelle », mais j'ai bien été trompé dans mes espérances légitimes. Jusqu'ici j'ai vu plus de ciels voilés, plus de lourds nuages gris que d'azur profond. J'ai eu froid, c'est vrai, mais la nuit et le jour ; et il a même si bien plu que mon toit s'est lassé de me protéger ; il a laissé passer l'eau du ciel et j'ai dû disposer un peu partout dans ma demeure des récipients de toute nature où tombaient les gouttes avec un tic-tac d'horloge.

Et pourtant, réellement, je ne regrette rien. Quelle merveilleuse surprise m'attendait ! On m'avait bien parlé du soi-disant beau temps, mais on ne m'avait pas dit que tous ces arbres chétifs, rabougris, mal venus qui bordaient nombre de rues de leurs troncs tordus, de leurs branchages tourmentés se transformeraient ainsi soudain comme des princesses de légende sous le coup de la baguette d'une fée, n'évoquant plus la Cendrillon du foyer aux loques grisâtres mais bien sous leur magnifique parure rose celle qui séduisit au bal le Prince Charmant. Que ces cerisiers fleuris sont jolis ! Je ne savais certes pas qu'il y en eut tant à Dalat. Chaque jour, de nouvelles taches roses dans les jardins, au bord des routes, au flanc des collines y révèlent leur présence à mes yeux émerveillés. Cette joie que leur vue me donne, je voudrais la faire partager à tout l'univers. Qui pourrait d'ailleurs rester insensible au spectacle qu'offre ces jours-ci le grand cerisier tout proche de l'hôtel du Parc ? De le regarder, vivante image de la grâce, de la légèreté, de la fraîcheur, c'est un enchantement pour les yeux. Toute l'avenue a pris ce même air de fête comme si cette semaine devait passer par là ces enfants joyeux, parés et mystérieux qu'aperçut un soir le « Grand Meaulnes »... Les premiers fleuris, les plus fournis, les plus beaux cerisiers de l'avenue sont, quelle coïncidence ! ceux qui bordent la chaussée devant la Résidence-Mairie. Ainsi, en ce pays la Nature elle-même cherche à se concilier les bonnes grâces des Puissants ! « A tout Seigneur tout honneur », me dit-elle, et je n'ai plus qu'à m'incliner.

Cette floraison merveilleuse et précoce est bien à mes yeux l'événement capital de la saison. Que pourrais-je noter de plus ? Le bridge et le poker ont toujours, paraît-il, de nombreux adeptes et le marché reste le grand centre d'attraction. Pâtisseries et restaurateurs connaissent toujours la même vogue, tandis que les bazars français, an-

namites ou chinois vendent très cher et sans conviction de rares produits locaux dits autrefois bon-marché.

Au marché cependant, depuis une semaine, pour les oisifs que nous sommes, s'est ouvert une nouvelle « boutique » : ni pâtisserie, ni restaurant, ni bazar... et tout y est gratuit ! Au-dessus de la porte, en grosses lettres rouges de bois découpé, hautes pour le moins de deux pieds, on lit ces mots : « Chalet de l'Information ». Construite en troncs de pin non équarris, cette pimpante maison, avec son haut toit pointu, les fleurs qui ornent ses fenêtres, rappelle assez bien, en effet, les chalets de montagne tels qu'on nous les représentait il y a quelque dix ans sur les scènes des grands boulevards. On s'attend à n'y trouver que des nouvelles de fantaisie et on est tout étonné, en y pénétrant, d'y apercevoir non point quelques vives soubrettes en costume dit « tyrolien » mais une toute petite femme d'Annam en longue tunique mauve surveillant avec beaucoup de sérieux les « clients » ou inscrivant avec la même application sur un tableau noir des nouvelles véridiques quoique déraisonnables ; mais ceci est une autre histoire.

L'inauguration de ce charmant chalet par le Résident-Maire, en uniforme, est un sûr garant du sérieux de la maison. Les cartes d'Europe, de France, du Pacifique, de Birmanie et de bien d'autres lieux qu'on y voit affichées sur les murs viennent tout droit du Service Géographique et le colonel Solichon a pu s'assurer par lui-même que le personnel de la maison, quoique entièrement féminin, savait probablement les lire puisqu'il me les avait pas mises à l'envers. Un fil rouge serpentant entre des épingles dorées trace la ligne du front telle que doit la concevoir la gentille petite secrétaire après une lecture réfléchie de communiqués souvent embrouillés. Aussi quelle consternation peinte sur son visage à la moindre et innocente observation ! Quel air soucieux et ennuyé. Elle a dû chercher si longtemps sur la carte de Pologne ces noms bizarres où l'on ne rencontre que des Z ou des W ; elle a été si contente de les découvrir. Voilà que toute sa joie s'est enfuie !

De quotidiennes visites ayant fait de moi un habitué, j'ai engagé ce matin la conversation avec elle, et je me suis permis une légère critique sur la position de deux épingles dans la région des Ardennes, à seule fin de constater cet air désolé qui m'amuse tant. Elle a paru cependant moins décontenancée que je ne l'espérais, tandis qu'une voix féminine, derrière moi, ne lui laissait pas le temps de répondre. Ma nouvelle interlocutrice est l'auteur de ce front « fautif ». Elle admet fort bien qu'il comporte des erreurs et comme je m'étonne qu'elle ne défende pas son point de vue plus âprement : « Mes journées, me dit-elle, m'y suffiraient point. Je fais de mon mieux, sachant bien qu'il est difficile de contenter tout le monde. Savez-vous que le Chalet n'était point

ouvert depuis dix minutes que l'on m'avait déjà adressé une bonne dizaine de remarques ou de critiques. Un grand Monsieur trouvait les cartes placées trop bas, cependant qu'une sympathique petite dame se félicitait de trouver enfin des documents d'une lecture aisée. L'un qui s'intéressait, disait-il, aux détails, réclamait des cartes à plus grande échelle tandis qu'un autre s'étonnait qu'on n'ait point fait des cartes schématiques où, d'un seul coup d'œil, on pouvait être renseigné sur les opérations et probablement aussi sur les événements intérieurs de chaque pays comme sur les gagnants à la Loterie indochinoise. Je ne vous parlerai point des nombreux « spécialistes » que ne contentaient point, comme vous, les lignes de front. Tandis que deux dames se félicitaient devant les affiches de rationnement d'être ainsi bien renseignées (car nombreux sont cependant les gens faciles à contenter), une jeune femme étourdie relevait d'un air scandalisé dans un communiqué une soi-disant faute de français. N'ai-je point reçu, Monsieur, jusqu'aux doléances d'une pensionnaire des Oiseaux. Sur ces graphiques que vous apercevez là-bas, j'ai fait représenter la population scolaire de Dalat, vous avez pu le voir, par un écolier. Cette enfant s'en plaignait, se croyant oubliée. J'ai cru utile de répondre à cette « féministe » en herbe. « Mademoiselle, lui ai-je dit, si j'avais eu l'imprudence d'agir comme vous le désirez, ce n'est point « une » petite fille mais probablement tout un bataillon d'écoliers qui m'eût adressé des reproches tant les hommes, dès leur plus jeune âge, sont imbus de la supériorité masculine. Croyez-moi, ai-je poursuivi, laissez leur ces petites satisfactions extérieures qui leur font croire à l'admiration des femmes et tandis qu'ils s'imaginent être ainsi respectés et obéis vous pourrez n'en faire toujours qu'à votre tête. » Sans même me laisser le temps de manifester ma désapprobation, mon interlocutrice a continué : « pour en revenir à nos moutons, vous connaissez aussi bien que moi, Monsieur, le proverbe latin : *Ne, sutor, ultra crepidam*. Comme le peintre Apelle (voyez ma modestie), je fais mon profit des critiques et remarques qui me paraissent justifiées. Mais pour le reste je ne vais point, à l'exemple du « Meunier et de son fils », me mettre mar-

tel en tête. Ne croyez point, d'ailleurs, que je n'aime pas mon métier : les complications de la vie actuelle le rendent parfois un peu difficile, mais dans l'ensemble il me plaît. Bien des inconnus comme des amis m'ont dit leur satisfaction de voir ouverte cette salle d'Information et l'intérêt qu'ils y portent est pour nous ici un précieux encouragement ; nous discutons ensemble des améliorations souhaitables et possibles et j'écoute volontiers les avis réfléchis que l'on me donne.

» Mais je vous quitte, voici l'O.F.I. Il me faut sans tarder aller en prendre connaissance avant de l'afficher, car mes « clients » n'ont encore qu'une confiance limitée dans les nouvelles de la nuit que je leur offre chaque matin en pâture dès leur arrivée au marché. Il leur faut encore vérifier sur leur cher et vieil O.F.I. ce qu'ils ont pu lire deux heures plus tôt sur mon tableau noir. Je ne m'en offusque pas, la confiance viendra petit à petit. »

Derrière son bureau, la petite secrétaire continuait à sourire d'un air qui m'a paru légèrement railleur. Pour lui prouver toute la confiance que je faisais à ses nouvelles j'ai renoncé à la lecture de l'O.F.I. et d'un air détaché je me suis plongé dans la lecture du dernier numéro d'*Indochine*. A côté de moi, deux élégantes Dalatoises examinaient en bavardant des gravures sur la Hongrie et cette malheureuse ville de Budapest qui remplaçaient depuis le matin des photos sur la Sarre ; elles semblaient y prendre grand intérêt. Demain en venant aux nouvelles, ce sont ces témoignages de satisfaction que pour me faire pardonner je rapporterai à la petite secrétaire.

Demain, demain... de quoi sera-t-il fait ? Mes cerisiers auront perdu leurs fleurs, voici déjà qu'ils se couvrent de petites feuilles rouges, voici déjà que la terre est jonchée de doux pétales roses. Dans quelques semaines, au Tonkin, viendra le tour des faux-colonniers à se couvrir de fleurs de feu et bientôt, au pays du soleil, celui des flamboyants. L'astre du jour, là-bas, ne fait point tant de façons pour se montrer et réjouir le cœur des hommes. O Dalat ! si tu restes aussi maussade, aussi avare de ton ciel bleu, je te quitterai pour aller voir reflurir les flamboyants sous un ciel sans nuage.

CROQUIS D'INDOCHINE

Textes de G. R. CLAPARÈDE, dessins de H. MÈGE.

Le pêcheur à l'épervier.

Vieux, vieux, vieux !

Sec, sec, sec !

Tout en tendons, en veines et en os.

Quelques mèches blanchâtres s'échappent de la vieille serviette éponge dont il s'est fait un turban.

Il va, dans l'eau jusqu'aux genoux, à petits pas, à petits pas ; s'arrête, et cette espèce d'écheveau qu'il maintient torsadé dans son bras droit du coude à la main, il le lance d'un geste élégant qu'accompagne le lorse ; une longue banderole jaillit en vrille : s'ouvre comme une fleur fantastique et transparente, puis tombe lentement épanouie sur l'eau pour bientôt en sortir flétrie, serrant en elle quelques petits poissons malchanceux ; éclairs d'argent dans l'épervier.



PRATIQUES ET COUTUMES DE PÊCHE DES LAOTIENS

de R. SERÈNE

La connaissance des coutumes locales de pêche présente un incontestable intérêt pour toute étude systématique des pêches en Indochine. Il y a trois ans, au cours d'une enquête sur la pêche au Laos et particulièrement sur la faune ichtyologique du Haut-Mékong, M. Serène eut l'occasion de noter quelques-unes de ces coutumes de pêche. De ses notes encore inédites, il extrait, pour les lecteurs d'Indochine, quelques pages se rapportant principalement à la pêche traditionnelle du Pa Bœuk.

Au Laos, comme ailleurs, les engins sont peu de choses, le pêcheur est tout. Il ne suffit pas d'avoir un épervier, ni de savoir le lancer, ce qu'il faut avant tout, c'est connaître les habitudes du poisson, où il vit, comment il se comporte. C'est l'ignorance de ces éléments qui fait échouer les pêcheurs novices, même s'ils essaient d'employer les engins laotiens, comme c'est l'emploi d'engins non appropriés aux lieux qui a fait avorter les tentatives de pêche faites par les Annamites dans les régions de Luangprabang. Telle espèce ne se pêche que dans certains endroits, d'une certaine manière, et pendant une période très courte de l'année. Le pêcheur laotien le sait et ne manque guère son passage ; il est même souvent capable d'en déterminer la date avec précision. Ces connaissances sont généralement fixées dans des coutumes et se transmettent de génération en génération.

Parmi ces coutumes, les unes sont restées vivantes et rendent toujours les plus grands services au peuple laotien, pour l'organisation et le rendement de sa pêche, d'autres sont malheureusement étouffées aujourd'hui sous un amas de superstitions et de légendes qui rendent leur survivance néfaste à la pêche au lieu de lui être utile. Il paraît aujourd'hui à peu près impossible de les séparer, de les désolidariser, et même souvent de les distinguer des superstitions ou rites avec lesquelles elles sont intimement mêlées. Il s'agit le plus souvent de superstitions les plus primitives et qu'on ne peut aucunement associer à une religion, à la religion bouddhique dans le cas (1).

Si le folklore s'en est mêlé, c'est dans une très faible mesure ; sans doute, parce que les lettrés sont généralement les bonzes et que ceux-ci (le bouddhisme interdisant de capturer et tuer des animaux) se tiennent éloignés de la pêche comme de la chasse. Il n'en a pas moins contribué à déformer les connaissances sans doute exactes qui sont à la base de certaines pratiques, en débridant à leur sujet l'imagination (2). Ayant pu assister à Ban Ang, en février 1939, à la pêche traditionnelle au Pa Bœuk, mon récit détaillé montrera combien aujourd'hui les superstitions et la magie la dominent. La description de certaines pêches collectives *Pha pa*, *Hè tai* montrerait, au contraire, combien certaines coutumes restées vivantes apportent d'aide aujourd'hui encore à l'organisation de la pêche laotienne, comme à sa protection.

UNE PÊCHE AU PA BŒUK

Le Pa Bœuk est un silure atteignant souvent 2 mètres de long et le plus grand des poissons

du Mékong. Connue au Cambodge sous le nom de *Trey Reach*, on ignore encore presque tout de la vie de ce poisson sur lequel on a brodé de nombreuses légendes (3), d'autant qu'au Laos sa pêche donne lieu à de grandes fêtes rituelles.

A Bang Ang, petit village en amont de Vientiane, à proximité immédiate d'une grande fosse où le cours du Mékong s'étend brusquement sur un kilomètre et demi de large, formant un lac circulaire, le Ang, a lieu chaque année une de ces grandes pêches traditionnelles. C'est une région rocheuse faite de grandes plaques de grès horizontales. Déplacées, se chevauchant, ces plaques rocheuses forment en amont du Ang un chaos partiellement colmaté par des alluvions (sable et argile) du Mékong, mais où l'on trouve encore quelques grottes ; certaines s'ouvrent sur le bord du Mékong, d'autres sans doute dans son lit. La présence de grottes sur le lieu de pêche du Pa Bœuk paraît une base réelle suffisante pour expliquer toutes les observations et superstitions qui, déformées et augmentées, ont fait éclore tant

(1) « Bouddhistes par traditions, les Laotiens croient surtout aux esprits, ou *Phi*, bons ou mauvais, qui animent tous les objets et tous les êtres, président à tous les actes de la vie humaine ; de là ont découlé une foule de rites superstitieux, destinés à rendre les esprits favorables. Comme en Chine dans le taoïsme populaire, au « souriant Laos » la magie — cette malsaine contrefaçon de la religion — a tout envahi ; on ne peut s'y dispenser d'y recourir aux sorciers, hommes ou femmes, ou à leurs pratiques divinatoires, pour construire une maison, tracer le premier sillon d'une rizière, entreprendre un voyage en bateau, ou une pêche sur le fleuve en apaisant le puissant génie des eaux, se livrer à la chasse après s'être concilié les esprits de la forêt, etc... » « Tentatives de pénétration des Européens au Laos (xvi^e et xvii^e siècles), dans *Pour la compréhension de l'Indochine et de l'Occident*, par H. BERNARD, Hanoi, 1939, p. 116.

(2) Des légendes sur lesquelles je n'ai malheureusement rien pu recueillir parlent de migrations du Pa Bœuk vers le lac Tali. PAVIE (p. 455) écrit que le Pa Bœuk « remonte le Mékong, allant frayer au lac Tali » ; après lui, DARBOUX, COTTE et VAN GEVER (p. 294) précisent : « Les Laotiens affirment que les femelles seules se trouvent dans le fleuve, tandis que les mâles aux écailles dorées demeurent dans le lac Tali ». Or, le lac Tali appartient au bassin du fleuve Bleu et non à celui du Mékong. Sauf erreur de ma part ?

(3) Les Annamites du Tonkin n'ignorent pas l'existence de ce poisson du Laos qui vivrait dans une caverne et dont un génie déciderait chaque année, au cours d'une cérémonie, s'il doit en accorder un ou plusieurs exemplaires aux pêcheurs.

de légendes (1) où l'on voit vivre le *Pa Bœuk* d'une existence plus ou moins mythique dans des grottes. Certaines de ces légendes font ouvrir la grotte du *Ang* au sommet du *Phou Kona Kai* ; qui est à plus de 50 kilomètres de là. D'autres, plus modestement, sur une hauteur à proximité du *Ang*. Il y a, effectivement, une grotte au sommet de cette hauteur, mais elle n'a aucune espèce de communication avec le Mékong. Située à 60 ou 80 mètres d'altitude au-dessus du fleuve, ce n'est qu'une grotte creusée par l'eau s'infiltrant entre des plaques de grès analogues à celles qui se trouvent au bord du Mékong. J'ai pu, un peu au-dessus, à flanc de colline, retrouver une perte de torrent qui, s'écoulant à travers les plaques de grès, aboutit précisément au fond de la grotte, y ayant creusé probablement ces couloirs qui, explorés, m'ont montré que des os d'animaux et des piquants de porcs-épics.

La pêche au *Ang* dure trois jours ; la date en est toujours fixée au 13^e jour de la nouvelle lune du 3^e mois laotien ; en dehors, la pêche au *Pa Bœuk* y est interdite. La désignation d'une date est rendue obligatoire par la nécessité où l'on est pour pêcher en un tel lieu de réaliser certaines conditions : concours d'un grand nombre de pêcheurs, eaux suffisamment basses, courant très faible ; ce qui n'est possible qu'une fois par an.

C'est l'administration laotienne qui, quelques jours avant la date, désigne le fonctionnaire qui dirigera la pêche ; celui-ci quitte Vientiane le 10^e jour et met trois jours pour se rendre sur le banc de sable de Ban Ang, car son voyage est coupé d'arrêts rituels pour consultations et offrandes aux génies. Pratiques qui se perdent on le verra plus loin, mais conservent leur importance. Autrefois, la première étape avait lieu à Ban-cac-Lieu. Le fonctionnaire y prenait la sorcière qui préside à tous les rites de la pêche et la conduisait au pagodon du génie ; on portait des offrandes (un porc pendant deux ans et un buffle la troisième année) et consultait le génie. On ne repartait qu'au matin du 11^e jour pour s'arrêter de nouveau à midi à *Ninh Siou*, où avaient lieu de nouvelles offrandes et consultations du génie. C'est sur ce banc de sable situé à 1 km. 500 en aval de Ban Ang que se faisait ordinairement, le 11^e jour, vers 6 heures, le rassemblement des pêcheurs.

Enfin, le 12^e jour au matin, une dernière étape amenait le cortège à Ban Ang vers 9 heures. L'après-midi, nouvelles offrandes et consultations du génie. Après quoi, vers 17 heures, les pêcheurs se présentaient devant le chef de pêche qui procédait à leur pointage ; il y avait souvent 200 à 300 pirogues inscrites, auxquelles on distribuait un peu d'alcool pour le génie protecteur. Cet alcool, recueilli dans un flacon, était pendant la pêche disposé au milieu de la pirogue entouré de plusieurs tours d'une corde neuve. Cette corde rituelle, tressée à l'occasion de la pêche au *Pa Bœuk* avec une liane spéciale (*Sen Phanh*) est destinée à entraver le *Pa Bœuk* pris. En effet, on ne tue pas un *Pa Bœuk*, aussitôt pris. Passant par les ouïes, à travers sa gueule, une corde, on attache serrées ensemble la tête et la queue du poisson, pour lui interdire tout mouvement.

Les pêcheurs pointés, l'alcool distribué, la pêche n'est pas encore ouverte cependant. La soirée, puis la nuit, se passent à manger, boire, jouer, fumer, et ce n'est que vers 3 heures du matin, exactement au moment où la lune disparaît derrière une certaine montagne qu'un coup de gong donne aux pêcheurs le signal de mettre leurs filets à l'eau. Il y a toujours la lune et sa dispari-

tion derrière la même montagne a toujours lieu à la même heure, puisque la date de la pêche est fixée par rapport aux mois laotiens qui sont des mois lunaires. Un Laotien m'a raconté que dans sa jeunesse, habitant à Vientiane, ses parents le réveillaient toujours la nuit du 13^e jour, à l'heure où la lune disparaît derrière la montagne du *Ang* pour lui faire entendre le bruit que font les portes des cavernes, quand le génie les ouvre pour laisser sortir les *Pa Bœuk*. La pêche dure les 13^e, 14^e et 15^e jours, puis on redescend à Vientiane. Un pareil cérémonial, s'accompagnant d'un grand déplacement de monde, a fait de la pêche du *Pa Bœuk* à Ban Ang une grande fête annuelle où se rassemble toute la population de la région. Les occasions sont rares pour les Laotiens de faire un voyage. Autrefois, on venait de très loin, remontant en pirogue à la perche pendant des journées. Dès quinze jours avant, certains se mettaient en route, venant dans la région pour y couper de la paille et des bambous pour leur maison ; d'autres en profitaient pour y apporter les produits de leurs champs.

Au lieu de camper huit ou dix jours sur le banc de sable de Ban Ang pour attendre le jour de la pêche, aujourd'hui on n'y vient guère que la veille. S'il y a encore un marché aux bambous, il a peu d'importance. De moins en moins nombreux d'année en année, les pêcheurs ont pris de moins en moins de *Pa Bœuk* et se sont peu à peu découragés. Depuis 3 ans on avait interdit les jeux et certains pêcheurs ne viendraient plus, croyant ne plus pouvoir jouer et se distraire pendant les longs temps libres que laisse la pêche. Permettre à nouveau les jeux les ferait-il revenir ? Il y avait cette année vingt-six pirogues (deux pêcheurs par pirogue) avec leur filet. Faut-il ajouter qu'on ne prit pas de *Pa Bœuk* ? En 1937, on n'en avait point pris et, en 1938, un seul ; on en aurait attrapé près de 100 en 1933 et c'est la seule pêche importante dont on se souvienne.

Une diminution des *Pa Bœuk* sur les lieux de pêche est possible. Le colmatage des fosses du Mékong très sensible depuis quelques années leur en rendant le séjour plus difficile. Il ne faudrait pas trop rapidement le donner comme raison à ces mauvaises pêches ; il semble plutôt que ce soit les difficultés éprouvées à réaliser les conditions nécessaires pour une telle pêche, en particulier en ce qui concerne le nombre des pêcheurs, qu'il faille incriminer. La pêche au *Pa Bœuk* fait penser à ces lieux de pèlerinage de France devenus des foires et des marchés et où on ne va

(1) Je n'ai pu recueillir encore convenablement aucune de ces légendes. Elles paraissent, au moins au point de vue ethnologique, d'autant plus intéressantes que S. E. le ministre des Rites et des Cultes du Royaume que j'ai visité à ce sujet à Luang-Prabang m'a assuré qu'il n'en existait aucun texte écrit jusqu'à ce jour.

J'en citerai une telle que j'ai pu la noter. « Deux dragons (génies) vivaient en bons voisins. L'un deux ayant tué un éléphant, en fit porter la moitié à son ami. A quelque temps de là, celui-ci, ayant tué un porc-épic voulut lui rendre la politesse ; le premier voyant arriver les serveurs portant le cadeau et jugeant par la taille des poils se réjouissait déjà de recevoir la part d'un animal plus gros qu'un éléphant ; quand il s'aperçut de la vérité, il entra dans une grande colère : « Peut-on rendre une part de porc-épic pour une part d'éléphant ! » et il lança un défi à son voisin : « Lequel de nous deux arrivera le premier à la mer ? » et, dans leur course, ils creusèrent deux vallées. Celui qui creusa le Mékong y arriva le premier et il ramena le *Pa Bœuk* ; l'autre creusa la Ménam, où il n'y a pas de *Pa Bœuk*.

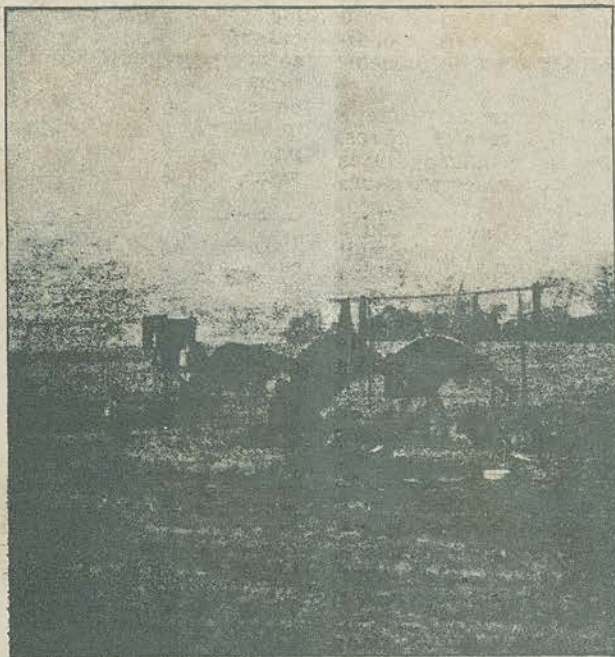


Le Ang (près de Vientiane).

Le Mékong à Luang-Prabang.



Campement de pêcheurs
à trois équipages de pirogues.

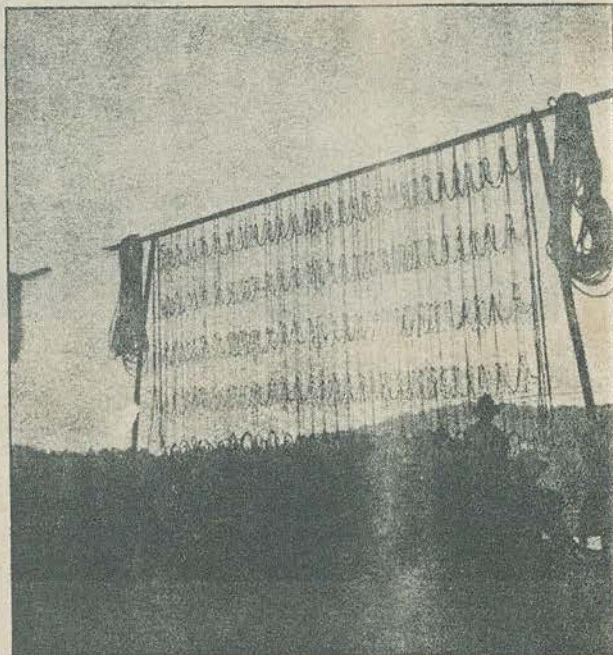




Filets Nam Nhao
et pirogue de pêcheur à Pa leum.

Photo R. SERÈNE

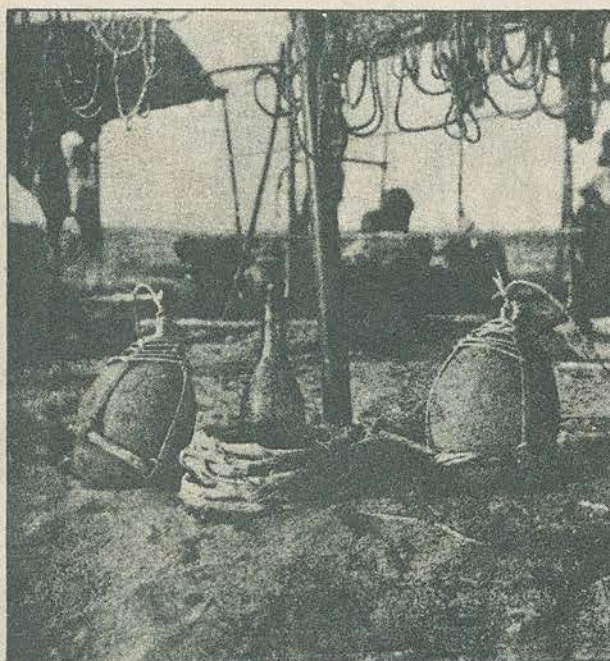
Filet Nam Kong à Pa Bæuk.



Le Pa Bæuk, attaché par la queue et par l'ouïe au moyen de la corde, est traîné vivant le long de la pirogue et hissé jusqu'à la tribune d'honneur.



Les pierres de lest d'un filet à Pa Bæuk et la bouteille d'alcool pour le génie, entourée de la corde rituelle; elles sont placées au centre de la pirogue durant la pêche.



en de la corde rituelle,
tribune d'honneur.

L'Homme et le Pa Bæuk, fable ou drame ?





Ces images un peu tardives représentent des vues du concours de l'Artisanat indochinois qui a eu lieu à Hanoi fin janvier.

474 artisans y participèrent en 8 sections dont la plus fournie fut celle du textile.

Dans l'ensemble, si le jury a enregistré peu de nouveautés, il a, par contre, constaté une fabrication plus soignée et une présentation plus étudiée.

Il a attribué 96 récompenses.

Le concours de l'Artisanat qui se tient chaque année devrait grouper un nombre toujours accru de participants. Les artisans jouent un rôle important dans l'économie indochinoise. Demain la petite industrie pourra y jouer un rôle prépondérant.

C'est pourquoi les artisans se doivent à eux-mêmes et à leur pays de faire toujours mieux, d'abord pour conquérir les marchés locaux puis, plus tard, pour s'y maintenir sinon même étendre leur aire d'influence commerciale.



plus guère faire de dévotions. Ici, on ne pêche plus. Tout changement d'ordre social entraîne avec lui de telles désaffectations. Le trouble qui accompagne celle-ci est particulièrement visible dans les pratiques rituelles qui, si elles sont conservées, ne sont plus que très mal exécutées aujourd'hui. Peut-on tenter de leur rendre leur vitalité ? Toute ferveur dans les croyances qu'elles supposent disparaît chaque jour davantage.

Quand j'arrive à *Ban Ang* cette année, le 13^e jour, vers 16 heures, les campements sont déjà installés sur le banc de sable sur les deux rives du Mékong, la laotienne et la thaïlandaise. A l'occasion de la pêche au *Pa Bœuk*, la frontière disparaît, les Laotiens des deux côtés se réunissent. Le plus important campement est celui de la rive laotienne. Bordée de chaque côté par des éventaires de commerçants, une rue se dessine : il y a des restaurateurs, marchands de vivres, friandises, fruits ; fumeries d'opium et maisons de jeu dominent cependant. A la partie la plus haute du banc, une tribune a été installée, destinée aux Européens qui viendraient assister à la pêche... Le fonctionnaire chef de la pêche, la milice, un *tasseng* se sont également fait construire des paillotes pour y vivre les quatre ou cinq jours que durera la pêche. Les pêcheurs sont en petits campements : réunion souvent de trois pirogues de pêche ; les roofs des pirogues amenés sur la plage et fixés sur quelques piquets leur font un abri confortable. D'autres campent sur des radeaux de bambous. Les filets à *Pa Bœuk* tendus à proximité sont blancs et bien lavés ; les cordelles rituelles sont à côté. Chacun s'occupe aux derniers préparatifs, fixant les pierres pour lester le filet.

Dès l'arrivée, au matin, les pêcheurs ont lavé leur pirogue ; elles sont coulées sur le bord du fleuve, la quille en l'air ; à l'avant et à l'arrière un fil de coton fixe un petit bouquet de fleurs en offrande au génie de la pirogue.

A la pointe extrême du banc de sable s'élève un petit autel ; plate-forme posée sur deux piquets abritée par un toit à double faite ; le tout en bambou. Avant de commencer la pêche, on a invité le génie du village, *Phi Ang*, à descendre sur le banc de sable et y camper, on lui a donc élevé un petit autel de campement où les pêcheurs ont déposé : noix de coco, bananes, fleurs et autres offrandes. Le pêcheur qui aura pris le premier *Pa Bœuk* viendra l'immoler devant cet autel, offrant la tête au génie.

En avant de l'autel, dans l'eau du Mékong, est planté un bambou encore couvert de feuillage à son extrémité et qui porte au milieu de sa hampe une étoile de bambou. Ce signe *Ta léo* mis là le 3^e jour du 3^e mois, c'est-à-dire dix jours avant, par le *Cham* du village (1), avertit les pirogues venant du Sud comme celles venant du Nord de ne pas passer au delà. Autrefois, l'interdiction était très sévère, personne ne traversait plus le *Ang* et la circulation sur le Mékong était interrompue. Puis on a dû laisser passer les pirogues à moteur des services postaux (2) ; peu à peu on a laissé passer tout le monde ; aujourd'hui personne ne tient plus aucun compte du signal qui indique théoriquement encore la limite entre le camp des pêcheurs venant du Nord et celui de ceux venant du Sud.

Cette année, vingt-six pirogues de pêcheurs se présentent au pointage. Distribution d'alcool. On n'a pas encore visité la *Nang thiem* (sorcière)

et le chef du village est chargé de lui remettre les offrandes que le chef de pêche destine au génie. La nuit tombe. On prépare les repas. Autour des feux, les jeunes filles s'activent, les garçons commencent à chanter : *khènes* et violons, une touque improvisée tambour, devant la paillote du chef de pêche un petit garçon danse. Toute la soirée est remplie de rires et de chansons. Vers minuit, le silence s'établit, que coupe seulement de temps à autre un coup de gong, ou, attardés, quelques-uns de ces cris que poussent les Laotiens quand l'un d'entre eux lance une boutade ou un mot d'esprit.

A 3 heures du matin le gong annonce le commencement de la pêche, une quinzaine de pêcheurs mettent leur filet à l'eau. A 10 heures, tout le monde est rentré prendre son repas et se reposer. Quelques-uns seulement reprennent la pêche à midi. A 15 heures, le chef de pêche va rendre visite à la *Nang Thiem* pour qu'elle consulte le génie. La *Nang Thiem* (littéralement la femme que le génie habite, possède, qui appartient au génie) habite au village de *Ban Ang* une maison qui ne se distingue en rien des autres ; c'est une femme qui n'a d'ailleurs aucune obligation particulière en dehors de la pêche au *Pa Bœuk*, où elle se doit de renseigner les pêcheurs sur le nombre que le génie veut bien leur laisser prendre. Pour devenir *Nang Thiem*, il suffit de se déclarer telle (3), c'est souvent au cours ou à l'issue d'une maladie, mais ce n'est pas nécessaire. Celle de *Ban Ang* exerce depuis trois ans seulement ; c'est la fille de celle qu'on prenait autrefois à *Ban-Cao-Lieu* et qui est maintenant trop vieille ; c'est donc par héritage qu'elle est devenue *Nang thiem*, ce n'est pas une règle. Mais de quel génie s'agit-il ? Il y a à *Ban Ang* au moins deux génies : *Phi Ang*, qui est celui du village, et *Phi Pak Tham*, littéralement le génie de l'embouchure de la caverne, sans doute à cause des légendes laotiennes qui font vivre le *Pa Bœuk* dans les cavernes du Mékong comme on l'a déjà dit. Je n'ai pu savoir par lequel des deux génies la *Nang thiem* est possédée, peut-être par les deux, à la fois ou successivement. En tout cas, il peut exister plusieurs *Nang thiem* ; elles s'entendent alors très bien entre elles et celle que l'on consulte invite les autres à l'assister (4).

(1) Le « *Cham* » est une espèce de garde-champêtre ; autrefois déchargé d'impôts et de prestations (m'a-t-on dit) ; c'est lui qui surveillait le *Ang* pendant la pêche.

(2) C'est là sans doute l'origine de l'opinion répandue chez les Laotiens que s'il n'y a plus de *Pa Bœuk* ou tout au moins si l'on n'en pêche plus guère, c'est la faute aux pirogues à moteur.

(3) On reconnaît là le mécanisme de possession (d'indication d'un génie par exemple) par simple affirmation, si répandu chez les primitifs.

(4) Il n'est pas le lieu d'insister sur la *Nang thiem* ; cependant quelques réflexions notées après avoir recueilli diverses informations sur le caractère médiumnique de ces sorcières aideront peut-être à mieux comprendre leur comportement.

La *Nang thiem* serait en un certain sens et dans l'exercice de ses fonctions, le génie lui-même. Les offrandes qu'on lui fait on les fait au génie lui-même ; le génie qui la possède parle directement à travers elle, c'est une substitution absolue. On ne saurait en un tel domaine faire entrer en ligne de compte la sincérité. Tels ces fous qui se croient Napoléon, parlent, donnent des ordres directement en son nom, et dont le plus grand étonnement et en quelque sorte la plus grande misère, est de voir qu'on ne les croie pas, qu'on ne leur obéit pas. On m'a signalé une *Nang thiem* de Vientiane (Ne Nhia), consultée pour les récoltes au début de la saison des

A 15 heures, la *Nang thiem* est chez elle, habillée d'un costume propre que le chef de pêche lui a offert et fait porter à son arrivée à Ban Ang. Elle est assise sur un matelas laotien étalé devant un petit autel ; cet autel est disposé sous l'étagère qui porte le génie de la maison, est fait de trois coussins triangulaires posés les uns sur les autres. Le plancher de la maison est recouvert de nattes. Entrent alors dans la maison et s'assoient à quelque distance de la *Nang thiem*, le chef de pêche, un vieux *tasseng* qui a pratiqué de nombreuses saisons de pêche et lui sert de conseiller, un sonneur de gong, deux joueurs de *khène* et trois jeunes filles. Tous les autres habitants du village entourent la case, essayant de voir par la porte et la fenêtre, plus curieux que respectueux.

La *Nang thiem* s'étant mise à genoux devant l'autel a d'abord une crise de larmes ; puis elle se relève et s'habille : sampot violet, caraco rouge, turban rouge, ceinture de cotonnade blanche à petites fleurs violettes. Le chef de pêche lui transmet les offrandes qu'elle présente à l'autel. Elle dispose de petites bougies de cire sur les bords des plateaux d'offrandes, quelques-uns sont des simples paniers et l'un d'eux une cuvette en émail ; la cire molle pincée avec force contre le bord s'y incruste et la bougie reste fixée ; l'offrande consiste à élever les plateaux, leur faire décrire quelques ronds sur l'autel, puis la *Nang thiem* des range à gauche.

Les offrandes finies, la *Nang thiem* s'assied, se tourne vers la salle, prend une chique, boit à même le versoir d'une bouilloire et enfin commence à parler : « Le génie est mécontent de ce qu'on a commencé la pêche sans être venu le voir la veille ». Le chef de pêche lui répond qu'il a donné au chef de village les offrandes pour les lui remettre. Elle dit alors que le génie est mécontent parce que l'an dernier, le chef de pêche avait promis de faire construire un pagodon au génie si on attrapait un *Pa Bœuk* ; on en a pris un et le pagodon n'a pas été construit. Le chef de pêche est ennuyé et reste silencieux ; mais on lui souffle de répondre que si cette année on en prend, on fera construire deux pagodons ; ce qu'il fait. La *Nang thiem* se remet à genoux, quitte son costume pour en mettre un autre ; caraco blanc, même ceinture, même turban, même sampot. Nouvelles offrandes, nouvelles chiques, nouvelle libation, petite conversation qui semble plus aimable ; elle rit même et enfin danse, d'abord assise puis debout. Elle procède alors à une consultation du génie : un œuf est mis debout sur son pôle le plus large ; l'opération est difficile ; elle le chauffe un peu en le passant rapidement sur la flamme d'une bougie ; elle essaie longtemps avant de réussir ; enfin l'œuf tient debout. Elle frappe alors du poing à côté et il tombe au premier coup ; elle recommence ainsi trois ou quatre fois.

Puis elle se remet à genoux. Nouveau changement de costume (1) ; caraco orange cette fois, offrande, consultation avec l'œuf ; même longs essais pleins de patience, mêmes résultats. Le génie n'est décidément pas content, on ne prendra pas de *Pa Bœuk* cette année. Toute la cérémonie n'a pas duré une heure.

Dehors, rapidement, la nouvelle s'est répandue qu'on ne prendra pas de *Pa Bœuk* cette année. On abandonne la pêche ; on attendra bien le dernier jour pour partir, mais c'est en jouant et s'amusant. On ne mettra plus les filets à l'eau.

pluies qui, bien que Laotienne, et ne connaissant pas l'annamite dans son état normal, s'habille et parle en annamite quand elle entre en crise ; ceci depuis que les Annamites se sont installés dans le quartier et ont élevé une pagode annamite à la place de l'ancienne pagode laotienne. Ce qui reste à être vérifié.

Ces faits sont absolument étrangers au bouddhisme mais on ne dira jamais assez toute l'importance qu'ils ont dans la vie laotienne.

(1) Un de mes informateurs me dit que les trois costumes, offrandes, consultations correspondent aux visites que la *Nang thiem* a reçu de différents génies, le premier était le fils de *Phi Ang*, le second *Phi Ang* lui-même et le troisième un génie venu du sud du Mékong ; ce que les assistants ont deviné sans qu'elle ne dise rien à ce qu'elle a parlé avec lui sur le ton et avec l'accent des habitants du Bas-Laos. Un autre qui a lu ces notes me signale que probablement les trois costumes correspondent au même génie. Un génie est, en effet, supposé porter plusieurs costumes, en avoir plusieurs (signe de richesse) puisque ses fidèles lui en offrent ; c'est même avec la nourriture une des offrandes par excellence à faire à un génie.



Les commentaires de Bobby

SUR LA PEINTURE

Devant la belle couverture qu'*Indochine* a arborée pour le Têt, Papa dit :

« Ce Tri a beaucoup de talent !... »

Bobby s'écrie :

« Oh ! la jolie dame. Mais quel dommage, un de ses bras a fondu ! »

Devant l'exposition de Manh-Quynh, à la Maison de l'Information, Papa dit :

« Magistral coup de pinceau !... »

— Oh ! oui, approuve Bobby. Et puis c'est beaucoup plus facile à décalquer. »

Devant un laque de Saint-Maur (trois lignes et un point), Papa murmure :

« Étonnante synthèse !... »

Bobby se fait donner des explications, puis déclare :

« Moi aussi, je sais dessiner. »

... Papa a consenti à poser en fumant sa pipe. Bobby, crayon et gomme en main, rouge et ébou-riffé, dessine, efface, redessine, réefface, reredessine...

Au bout de vingt minutes :

« Il vient ce portrait ? demande Papa. »

— Pas très bien, répond Bobby, découragé. J'ai voulu faire une synthèse. Mais ça ressemblerait plutôt à une locomotive. »



chez soi



sur nos pantalons



\$9
Portons des
Vestes droites

pour le soir



sur nos jupes -

L'INDOCHINE ET LES ÉCRIVAINS FRANÇAIS

(Suite de la page 248.)

III. — PÈLERINS D'ANGKOR

Du spectacle des belles choses une leçon morale se dégage. « Le succès, dit Raphaël de Saint-Sorin à Gaspard Hauser dans « le Roi lépreux », est au bout de la confiance, de l'entregent, disons le mot, du toupet ». Ce n'est pas cet enseignement que nous donne Angkor sous la plume de Georges Groslier : ses ruines ne nous parlent pas de renoncement, d'abandon, de décrépitude, mais au contraire de confiance, de lutte, de vigueur et d'espoir. L'incessant combat des pierres contre la végétation est un symbole et en même temps un exemple.

« Errons donc dans Ta Prohm. Ce n'est pas un temple khmèr. Il est multiple et symbolique. Il vit et meurt à la fois. Il est nous-mêmes. Errons dans notre passé qui s'étale autour de nous. Faisons le bilan de ce qui en reste sous l'assaut des heures, de notre expérience et de notre érudition. Voici les coins charmants qui résistèrent à toute emprise et les vilénies que nous avons commises et sur quoi pèse le tronc rigide et blanc de notre conscience. Oui ! constatons, là, ce que la vie a

fait de nous, ce qu'elle épargna, ce qu'elle a sacrifié. Comme à ces sanctuaires obscurs et par ses galeries tortueuses, parvenons au fond de notre mémoire, et alignons nos morts. Retrouvons les dieux qui firent faillite et ceux qui nous protègent encore ; les passions qui nous enveloppèrent comme de racines dont nous triomphâmes ou qui firent de nous ce que nous sommes. Écoutons ce qui pousse en nous ou agonise. Collons notre oreille aux parois de ces chapelles ; notre cœur y bat. Et si, parvenus au terme de ce parcours, ainsi qu'aujourd'hui nous atteignons à la dernière porte de Ta Prohm, nous reconnaissons dans le temple que nous sommes et qu'enveloppe ou pénètre la végétation irrésistible de la vie, autant d'harmonie dans nos souffrances et nos joies, notre faiblesse et notre énergie, de logique et de rythme enfin que ces enceintes de grès nous en révélèrent, nous trouverons assez de force encore, s'il en est besoin, pour mourir bellement, en résistant, comme la pierre, ou, comme l'arbre, en triomphant. »

Il me plaît de terminer par ce bel acte de foi une étude consacrée à l'un des lieux du monde « où souffle l'esprit ».

BIBLIOGRAPHIE SUCCINCTE SUR ANGKOR

- Père BOUILLEVAUX. — *Voyage dans l'Indochine*, 1850.
MOUHOT. — *Voyage dans les royaumes du Siam, du Cambodge et du Laos*, dans le « Tour du Monde », 1863, p. 295 sq.
FRANCIS GARNIER. — *Voyage d'exploration en Indochine pendant les années 1866-78 par une Commission française présidée par le capitaine de frégate Doudart de Lagrée*.
DELAPORTE. — *Voyage au Cambodge : l'architecture khmère*.
CARPEAUX. — *Les Ruines d'Angkor*.
COMMAILLES. — *Les Monuments d'Angkor*.
P. LOTI. — *Un pèlerin d'Angkor*.
Emile VEDEL. — *Une excursion au pays d'Angkor* — « Revue des Deux Mondes », 1^{er} février 1899.
PUJARNISCLE. — *Comment on fait la littérature coloniale : P. Loti, pèlerin d'Angkor* (« La Grande Revue », octobre 1927, pp. 615-27).
P. BENOIT. — *Le roi lépreux*.
R. MEYER. — *Saramani, la danseuse cambodgienne*.
BELLAN. — *Fleurs de Lotus*.
MALRAUX. — *La Voie Royale*.
DORGELES. — *Sur la route mandarine*.
J. LEUBA. — *L'Aile de Feu*.
MONNIER. — *Tour d'Asie*.
LECHÈNE. — *Loti revient à Angkor*.
MASPERO. — *Les monuments d'Angkor*.
GOLOUBEV. — *Introduction à la connaissance d'Angkor*.
GROSlier. — *Angkor, ville d'art célèbre*.
— *A l'ombre d'Angkor*.
— *La vie à Angkor au XI^e siècle*.
MARCHAL. — *Guide archéologique*.
— *Le groupe d'Angkor, « Extrême-Asie », 1927, p. 209*.
CORAL-REMUSAT. — *Art khmèr : les étapes*.
CÉDÈS. — *Pour mieux comprendre Angkor*.
MALLERET. — *Aux temples d'Angkor avec les écrivains et les artistes*, « Bulletin S.E.I.C. », 1932.
M. GLAIZE. — *Les monuments du groupe d'Angkor*.
LAUMONIER. — *De Haiphong à Angkor*.
D'AULAN. — *Les heures d'Angkor*.
SCHWOB. — *Passage à niveau*.
FOULON. — *Angkor dans la Forêt*.
R. HOANG-CU. — *Images d'Angkor*.



LA SEMAINE DANS LE MONDE

DU 25 FÉVRIER AU 3 MARS 1945

Pacifique.

— Aux Philippines, dans l'île de Luçon, les Américains progressent à l'est de Manille et achèvent l'occupation de Corregidor. Les Japonais contre-attaquent dans les secteurs de Montalban, San Mateo et Taytay. Dans l'île de Palawan, les forces américaines, débarquées le 28 février, livrent actuellement de furieux combats pour élargir leurs têtes de plage.

— L'île d'Hachiojima a été attaquée le 26 février par 150 Grumman, dont 17 ont été abattus.

— Au Japon, l'île de Hondo a subi, le 25 février, un raid concentré de 600 appareils décollant de porte-avions et de 130 superforteresses venant des Mariannes ; le bombardement a porté sur la région industrielle de Tokyo. Les îles Riou-Kiou ont été attaquées le 1^{er} février par plus de 600 avions qui ont pris pour objectif principal l'île d'Okinawa.

— Singapour a été violemment bombardé le 2 février par des superforteresses basées aux Indes.

Chine.

Rien à signaler.

Birmanie.

La 5^e division indienne, après avoir traversé l'Irrawady, marche sur Myingya, avec l'intention apparente de couper les voies d'accès vers Mandalay par le Sud.

Europe orientale.

Les pertes allemandes, depuis l'offensive générale soviétique du 16 janvier 1945, se chiffrent comme suit : 800.000 tués, 350.000 prisonniers, 15.000 kilomètres de voies ferrées, 3.400 gares, 3.000 avions, 4.500 chars et camions, 12.000 canons. Dans le but de désorganiser systématiquement le ravitaillement de l'ennemi, l'aviation américaine intensifie ses opérations au cœur même de l'Allemagne. Berlin a été bombardé pendant 13 nuits consécutives par des vagues de 1.100 à 1.300 quadrimoteurs puissamment escortés. En outre, dans la seule journée du 27 février, 1.250 tonnes de bombes à haute puissance explosive et 500.000 bombes incendiaires ont été larguées sur la capitale du Reich.

— En Prusse Orientale, les combats continuent dans la presqu'île de Samland, sans résultats décisifs de part et d'autre. Les Russes semblent se regrouper pour un assaut final contre Braunsberg et Königsberg.

— Dans le couloir polonais, les plus violents engagements se livrent à l'intérieur même de Dantzig. Le siège de Poznan a pris fin (pertes allemandes : 35.000 tués, 310.000 prisonniers, 365 avions, 302 chars, 534 canons, 45.000 mitrailleuses).

— C'est en Poméranie que l'Armée Rouge fait porter son principal effort pour neutraliser tout le système défensif allemand. L'occupation de Neustettin et Bublitz les met à 25 kilomètres du littoral de la Baltique. Arnswalde est tombé entre leurs mains avec 25.000 tués, 3.260 camions, 190 locomotives, 3.705 wagons, 30.000 fusils.

— En Silésie, combats de rues dans Lauban (à 15 kilomètres seulement de Goerlitz et de la frontière tchécoslovaque).

Europe occidentale

Depuis l'offensive combinée des 4 armées alliées placées sous le commandement des généraux Crerar, Simpson,

Hodges et Patton, les pertes allemandes atteignent une moyenne de 3.000 prisonniers par jour.

— Dans le secteur de Clèves, la 1^{re} armée canadienne s'est emparée de Grieth (sur le Rhin), Wissel, Katkar et Udem (au sud-est de Goch).

— Dans le secteur de Juliers-Düren, la percée alliée, beaucoup plus profonde, atteint vers le nord les faubourgs de Düsseldorf et vers l'est ceux de Cologne. Parmi les principales villes occupées figurent Erkelenz, Rheydt, Munchen-Gladbach, Neuss, Elsdorf, Kerpen, Vettweiss. Les Allemands, dont la résistance s'est écroulée au bout du quatrième jour, repassent le Rhin en toute hâte pour s'assurer une barrière naturelle.

— A la frontière luxembourgeoise, la III^e armée américaine, au cours d'une progression générale vers la vallée de la Kyll, est entrée à Waxweiler, Bitburg, Welshbillig et Trèves.

Europe méridionale.

Rien à signaler.

EN FRANCE

Déclaration de M. Monnet sur le plan d'importations.

Paris, 25 février. — « Le plan national d'importations est entré en voie de réalisation effective : 220.000 tonnes de marchandises en provenance des Etats-Unis, 100.000 en provenance de Grande-Bretagne et 150.000 en provenance d'Afrique ont été ou seront chargées dans le premier trimestre de 1945 », a déclaré M. Jean Monnet, au cours d'une conférence de presse, avant de partir pour Washington.

Il a ajouté : « Nous recevons des armes, des équipements militaires et des quantités appréciables d'essence et de charbon. Les premiers bateaux apporteront principalement des métaux, du lait condensé, des matières grasses et des produits nécessaires à l'agriculture ».

M. Jean Monnet a insisté sur le fait que l'effort entrepris par le ministère des Travaux Publics en coopération avec les armées alliées, a facilité la remise en état rapide des installations portuaires, ce qui a permis de remédier à la principale difficulté qui retardait l'application du programme national des importations. En ce qui concerne le problème du tonnage, M. Jean Monnet a rappelé que le programme français doit s'intégrer dans le plan général allié, qui détermine les besoins de chaque pays et alloue en conséquence le tonnage nécessaire au transport.

En conclusion, M. Monnet s'est déclaré persuadé que le rythme des importations s'accélérait et que le programme national favoriserait la reprise économique.

La mobilisation des classes 40, 41 et 42.

Paris, 1^{er} mars. — La décision d'appeler sous les drapeaux le 1^{er} avril les classes 40, 41 et 42 prise par le Conseil des Ministres s'intègre dans le plan général de reconstitution d'une armée française forte et capable de remplir les tâches qui incombent dans la guerre et après la guerre à une grande puissance. Elle vise d'abord à donner au pays les effectifs nécessaires pour la conduite de la guerre. Mais elle permet en même temps de rétablir l'application du principe des réserves instruites sur lequel est fondé notre système militaire. Ces trois classes

ne purent pas, on le sait, en raison de l'occupation, recevoir une instruction militaire. La mobilisation permettra d'établir sur les classes les plus anciennes une chaîne à laquelle il ne manquera plus que le maillon constitué par le deuxième demi-contingent de la classe 39.

La mesure coïncide du reste avec l'exécution des accords passés avec les Alliés pour la fourniture d'équipements et de l'armement nécessaires, elle prouve que l'effort de guerre de l'industrie nationale se développe

favorablement. Les effectifs ainsi appelés ne seront pas comparables aux contingents normaux puisqu'un certain nombre de jeunes gens des classes visées ont été déportés en Allemagne et que ceux qui ont échappé à la déportation ont pris le maquis et appartiennent en grand nombre aux unités issues des F.F.I. Mais il n'en reste pas moins que la mobilisation de ces classes constitue une étape importante vers la création de puissantes unités françaises.

LA VIE INDOCHINOISE

22 février.

Hanoi. — Le Conseil des Recherches et Etudes historiques, juridiques et sociales de l'Indochine s'est réuni sous la présidence de M. G.-H. Camerlynck.

Le Président a présenté le numéro 1 de 1944 de la *Revue Indochinoise juridique et économique*.

M. le professeur Kherian a résumé une étude de M. G. Bertrand, ancien élève de l'Ecole Polytechnique, sur les théories et les politiques du pouvoir d'achat :

Les défenseurs de ces politiques espèrent mettre fin aux crises par la création de moyens d'achats qui seraient injectés dans les masses par différentes techniques que l'auteur analyse avec précision : allocation aux chômeurs, le « Bonus » des Combattants, l'exécution de vastes programmes de T.P., les commandes d'armement, les achats étatiques des stocks invendables, les paiements d'indemnités pour cesser d'ensemencer et surtout l'accroissement des moyens d'achat des salariés par la hausse des salaires et la réduction de la durée du travail.

Puis il examine les répercussions de ces politiques, en insistant surtout sur le problème crucial de l'incidence sur les prix, incidence que leurs adeptes n'estiment pas fatale. M. Bertrand démontre que la hausse des prix demeure inévitable, surtout si l'injection de pouvoir d'achat revêt la forme d'une hausse des salaires. Et dès lors, il y aurait simple transfert de pouvoir d'achat d'une classe à l'autre et nullement accroissement du pouvoir d'achat effectif de la collectivité.

Il fait valoir, par ailleurs, que ce qui caractérise les crises, ce sont les disparités entre certaines branches de l'économie et aussi certaines catégories de prix : les prix agricoles ont baissé davantage que les prix industriels, les prix de gros sont plus bas que les prix de détail et les salaires. Or, les politiques du pouvoir d'achat aggravent plutôt certaines discordances : les achats massifs feront monter encore plus les prix de détail, les industries d'équipement n'auront pas été favorisées tandis qu'elles sont particulièrement atteintes en période de crise.

En guise de contre-épreuve, M. Bertrand examine l'expérience de Roosevelt et l'expérience de 1936. Dans les deux cas, on avait tenté de réaliser la prospérité par l'accroissement du pouvoir d'achat des masses. Mais même l'expérience américaine, mieux conduite et apparemment mieux réussie, n'avait pu assainir radicalement l'économie, puisqu'on avait enregistré une « rechute » en 1937, à la suite de la réduction des dépenses étatiques. Les interventions de l'Etat n'avaient donc pas suffi « à amorcer la pompe », ainsi qu'on l'avait espéré.

Pour montrer l'utilité de l'étude de M. Bertrand, M. le professeur Kherian a signalé certains problèmes indochinois qui mettaient précisément en cause l'accroissement ou la diminution du pouvoir d'achat des masses,

23 février.

Hanoi. — L'Institut Indochinois pour l'Etude de l'Homme s'est réuni au musée Louis-Finot, le 20 février 1945, à 18 heures, sous la présidence de M. Georges Cédès.

Le docteur P. Huard, à l'occasion du centenaire d'Etienne Geoffroy Saint-Hilaire, retrace la vie du grand naturaliste qui fut le collègue de Lamarck et de Cuvier au Muséum d'Histoire Naturelle de Paris.

Il cite un certain nombre de passages caractéristiques de ce savant, qui fut un des fondateurs de l'Anatomie comparée, créa la tératologie et fut le premier à instituer des expériences des tératogénèse. Ces expériences continuées avec une technique moderne, ont permis aux génétistes américains d'obtenir des variétés animales nouvelles et de transporter le transformisme du domaine de l'idéologie dans le domaine expérimental.

M. Nguyễn-thiêu-Lâu fait ensuite une étude démographique de la population de la plaine du Thanh-hoa. Il se base sur les résultats du recensement de 1936 et sur les chiffres d'état civil relevés de 1936 à 1944. Il dégage les faits suivants :

Dans la région côtière, la vie de l'Annamite est plus longue, la famille y est nombreuse, tandis que la population s'accroît plus lentement que dans l'intérieur. Dans la zone de contact avec la montagne, la population est plus jeune que sur la côte mais la vie y est plus brève.

L'auteur présente quatorze cartes résumant ses observations.

Puis, dans une deuxième communication illustrée de quatre cartes, M. Lâu étudie la population de la chaîne du Quang-ngai, faisant ressortir que les faits démographiques sont en rapport avec la géographie physique sur la côte et dans la vallée du Sông Tra-khuc, intensément cultivée et assainie par l'irrigation, on enregistre des taux d'accroissement élevés tandis que, dans le nord de la province, région de collines où la population est impaludée, on note une très forte mortalité.

En conclusion, tout en reconnaissant que l'état actuel de la documentation ne lui permet pas de faire des études démographiques d'une valeur rigoureuse, l'auteur se propose de donner des éléments pour les recherches futures et d'appliquer la méthode géographique et mathématique aux indispensables études statistiques qu'il y a lieu de faire en Indochine.

25 février.

Saigon. — En empruntant pour se rendre de Hanoi à Saigon l'itinéraire qui longe le Mékong, le Gouverneur Général a voulu mettre à profit son déplacement vers le sud pour prendre contact avec les chefs d'administration locale des pays traversés. C'est ainsi que deux conférences, tenues l'une à Vinh et l'autre à Kratié, ont permis

au Chef de la Fédération de s'entretenir longuement avec le Résident Supérieur en Annam d'une part et avec les résidents supérieurs au Laos et au Cambodge d'autre part.

A son passage à Vinh, le Gouverneur Général a été salué au nom de Sa Majesté l'Empereur d'Annam et du Gouvernement impérial par S. E. Tran-thanh-Dat, Ministre de la Cour d'Annam. Au cours de ce voyage, l'Amiral a visité sous la conduite de son directeur, M. Silhou, le centre d'enseignement de Samson où sont dispersées certaines formations scolaires de Hanoi.

A Paksé, parmi les personnalités qui ont accueilli le Chef de la Fédération se trouvait S. E. Thao-Kou, Chao Khoueng de la province, récemment désigné pour représenter le Laos au Conseil de l'Indochine et dont l'Amiral a été l'hôte à son passage à l'île de Khong. Durant le bref séjour qu'il a fait dans cette île, le Gouverneur Général a visité l'Ecole d'Arts appliqués qu'y dirige M. Legay. Il a complimenté cet artiste pour les résultats très encourageants qu'a obtenus son enseignement dont l'objet est de créer et de fixer dans l'île de Khong un artisanat de qualité travaillant suivant les meilleures traditions de l'art laotien. A l'occasion de son passage à Khong, l'Amiral s'est également entretenu avec MM. Dauphin et Heurtematte, agents de la S.I.R.A. de questions intéressant la navigation du Mékong.

26 février.

Hanoi. — M. Nguyễn-van-Huyên, membre de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, a fait, au musée Louis-Finot, sous les auspices de la Société des Amis de l'E.F.E.O., une conférence sur le Culte de Phap-Vu, déesse de la Pluie.

Poursuivant l'étude de la lutte contre la sécheresse dans la tradition annamite, M. Nguyễn-van-Huyên a étudié dans cette deuxième conférence la légende de Phap-Vu, déesse de la Pluie.

Après avoir noté les principales variantes de cette vieille légende datant du III^e siècle, au temps où le pays d'Annam était placé sous la brillante administration du célèbre gouverneur chinois Si-Nhiép, le conférencier a examiné les foyers de rayonnement du culte de cette déesse ainsi que celui de sa sœur aînée Phap-Vân, déesse des nuages, et de ses cadettes Phap-Lôi, déesse des tonnerres, et Phap-Diên, déesse des éclairs.

Puis il a fait l'étude détaillée de la pagode de Phap-Vu qui se dresse encore, comme un des bijoux de l'art religieux annamite, non loin de Hanoi, dans le village de Gia-phuc, du phu de Thuong-tin, province de Hà-dông. Il a montré ensuite combien le culte de cette déesse reste vivant dans toute une région du delta tonkinois, et quelle place il occupe dans la croyance religieuse de la société annamite.

Saigon. — Le Vice-Amiral d'Escadre Jean Decoux, Gouverneur Général de l'Indochine, a visité ce matin les quartiers de Cholon et Saigon dévastés lors des récents bombardements des 27 janvier et 7 février. Accompagné de MM. Hoeffel, Gouverneur de la Cochinchine et Mialin, Préfet de la région Saigon-Cholon, le Chef de la Fédération s'est rendu d'abord à Cholon où il a examiné les dégâts sous la conduite de M. Landron, Administrateur délégué spécial de Cholon.

De là, il a gagné l'hôpital Lalung-Bonnaire où il a été accueilli par le médecin-colonel Duga, Directeur local de la Santé en Cochinchine et par le docteur Fabry, médecin chef de l'hôpital avec qui il a visité les salles où sont soignés les blessés du bombardement du 7 janvier. L'Amiral est revenu ensuite à Saigon. Il a parcouru les quartiers qui bordent le boulevard Norodom et qui ont été particulièrement éprouvés par le bombardement du 7 février. A l'hôpital Grall, après avoir traversé les zones d'impacts, il s'est rendu au chevet des blessés sous la

conduite du docteur Guedon, médecin chef de l'hôpital. Au cours de cette inspection, le Chef de la Fédération a constaté par lui-même le caractère extrêmement destructeur et meurtrier de ces bombardements qui ont affecté des quartiers résidentiels et un hôpital.

Huê. — La hausse actuelle du coût de la vie, du prix du riz en particulier, due tant aux difficultés de transport qu'aux récoltes déficitaires fait régner en Annam une profonde détresse parmi les déshérités de la vie. Cette situation n'a pas échappé à la haute attention de Leurs Majestés l'Empereur, l'Impératrice et de Sa Majesté la Reine-Mère qui en sont très affectés. Leur principale préoccupation à l'heure présente est de faire donner rapidement au problème du ravitaillement du pays en riz les solutions les plus adéquates. Sa Majesté l'Empereur a eu à cet effet plusieurs entretiens avec M. le Résident Supérieur sur la nécessité absolue de faire venir dans le Nord et le Centre-Annam, le maximum possible de riz de Cochinchine. Un afflux important de riz cochinchinois est reconnu comme le premier remède à la situation, il provoquera infailliblement une grande baisse du prix de cette céréale dont profiteront les classes nécessiteuses. Parallèlement à cette mesure, le Gouvernement impérial d'accord avec le Protectorat, a décidé d'octroyer des grades de mandarinat et des distinctions honorifiques, récompenses particulièrement appréciées par la population du pays, aux personnes qui auront contribué par leurs gestes de générosité et par leur attitude compréhensive à lutter efficacement contre la hausse du riz, à soulager rapidement la misère du peuple. D'autre part, des sanctions sévères seront prises à l'encontre de ceux qui chercheraient à exploiter la dureté des temps, à spéculer sur la misère, à stocker sans raison valable du paddy ou du riz ou à en vendre à des prix illicites. Enfin, dans la citadelle de Huê, Leurs Majestés ont fait distribuer avant le Têt des quantités considérables de riz et de maïs à tous les pauvres. Son Excellence le Dô-Dôc du Hô-thanh assure aux frais de Leurs Majestés le ravitaillement des familles les plus malheureuses. La Garde impériale a diminué ses rations pour servir des repas les dimanches aux enfants, aux infirmes et aux vieillards dans ces temps troublés qui auront une fin. Il n'y a pas de doute que le haut exemple de sollicitude impériale ne soit suivi dans chaque ville et chaque province de l'Empire. Souhaitons que le geste auguste des Souverains soit imité dans les petits villages de l'Annam afin qu'une aide prompte et efficace soit apportée aux déshérités.

28 février.

Le Résident Supérieur au Tonkin a visité à la Maison de l'Information, une exposition de l'artiste Manh-Quynh. Auprès de bois originaux qui montrent la technique de l'artiste, se trouve exposée une série de dessins destinés à prôner la réforme dans les villages annamites : hygiène, responsabilités des notables, solidarité, assistance médicale. Ces dessins seront présentés dans de nombreux villages tonkinois. Avec leur légende en annamite et en chu nôm, ils parleront d'eux-mêmes et agiront bien mieux que de longs discours ou circulaires.

1^{er} mars.

Saigon. — Le Conseil de l'Indochine a tenu à Saigon le 1^{er} mars sous la présidence du Vice-Amiral d'Escadre Jean Decoux, Gouverneur Général de l'Indochine, une séance plus spécialement consacrée à l'étude des questions intéressant l'économie cochinchinoise.

Au cours de cette réunion, à laquelle assistaient M. le Gouverneur Hoeffel et M. Luu-van-Lang, membre cochinchinois du Conseil, M. l'Inspecteur des Affaires administratives Dufour, Président du Comité des Céréales, a fait un exposé très complet de la situation actuelle de la riziculture en Cochinchine.

Le Conseil a ensuite entendu M. Boutin, Inspecteur local du Travail, qui lui a fait part des problèmes que

pose la pénurie de main-d'œuvre dans le Sud. Il a émis le vœu que les recrutements de travailleurs tonkinois soient augmentés dans toute la mesure que permet l'état actuel des transports.

2 mars.

Hanoi. — Grâce au généreux accueil qu'elles ont rencontré auprès de nombreux donateurs, parmi lesquels il y a lieu de remarquer les Etablissements Whorer et un groupe de dames indochinoises réunies par Mmes Vu-huy-Quang et Hoa-Tuong, les « Jeunes Equipes du Tonkin » ont pu procéder aux distributions suivantes à l'occasion des fêtes du Têt :

1° 2.500 repas chauds (le 4 février 1945, au Banc de sable) ;

2° 850 gilets en kapok et vêtements usagés (un peu partout dans la ville et la délégation de Hanoi) ;

3° 850 pains de riz gluant le 11 février 1945 au Banc de sable).

Ces distributions, qui ont eu lieu quelques jours avant le Têt, ont été, pour un grand nombre de déshérités, un soulagement et un réconfort moral, prouvant que l'esprit d'entraide et de solidarité est mis en pratique, en toutes occasions par les jeunes.

Hanoi. — A partir du 2 mars 1945, les artistes-peintres Nguyễn-van-Bông, Dinh-van-Tru et Nguyễn-Duc présenteront une cinquantaine de tableaux dans les Galeries de la Maison de l'Information.

Naissances, Mariages, Décès...

NAISSANCES.

TONKIN

Reine, fille de M. et de M^{me} DAMOUR (22-2) ;
Bernard, fils de M. et de M^{me} GOUGET (23-3) ;
Yvette, fille de M. et de M^{me} HETTIGER (24-2) ;
Françoise, fille de M. et de M^{me} BOUMARD (25-2) ;
Mario, fils de M. et de M^{me} LEPRÊTRE (27-2) ;
François, fils de M. et de M^{me} MASSACRET (28-2).

COCHINCHINE

Clara Sarodjiny, fille de M. et de M^{me} LESAGE (18-2) ;
Michel, fils de M. et de M^{me} BEAUVAIS (22-2) ;
Bernard, fils de M. et de M^{me} SOULIÉ ;
Françoise, fille de M. et de M^{me} TURSEN.

LAOS

Bonséry, fils de M. et de M^{me} KHAMFONG ANORAT.

FIANÇAILLES

TONKIN

M. Etienne, GERAUD avec M^{lle} Marie OLLIVIER ;
M. René ROUSSELOT avec M^{lle} HOANG-THI-KHY.

MARIAGES

TONKIN

M. René DELEVAUX avec M^{lle} ESCALLE (24-2).

LAOS

M. Thit Kène CHAN avec M^{lle} Sao Chan PHENG (8-9-44) ;
M. Thao VANG avec M^{lle} Kham Khiou Kèo LA (22-10-44).

DÉCÈS.

COCHINCHINE

M. Robert BRODIN (7-2) ;
M^{me} Antoinette VICAN (20-2) ;
M. Alfred ESNAULT (16-2).

LAOS

M. Henri FORNEROD ;
M. Sisouphan PIA ;
Nang Chan PHENG, fille de M^{me} Sène MAYDI ;
M. SAVIOZ (10-11-44).

Recherches

Nos 1, 2, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 22, 23, 26, 27, 37, 44, 45, 46 d'Indochine.
S'adresser au siège de la revue, n° 29, boulevard Đông-Khanh, à Hanoi.

LES ESTAMPES D'INDOCHINE

La Revue éditée en tirage de luxe ses plus beaux dessins.

Ces estampes sont sur beau papier Thang-Long velours spécial à la forme, filigrané au nom d'« INDOCHINE », en deux formats 26×36 et 35×48 cm., sorti des cuves de Nguyễn-quy-Ky. Chaque tirage est limité à 57 exemplaires, numérotés et signés par l'artiste, dont 50 de 1 à 50 et 7 épreuves d'artiste de A à G.

Elles sont vendues à des prix variant de 10 à 30 piastres.

La collection des douze premières estampes formera un bel album où voisineront les noms des artistes les plus connus d'Indochine : MM. Nguyễn-gia-Tri, Nguyễn-tuong-Lân, Pham-Hâu, Luong-xuân-Nhi, Tô-ngoc-Vân, etc...

Déjà on peut se procurer à 20 piastres les estampes de :

- Nguyễn-gia-Tri, couverture de notre numéro 217 ;
- Pham-Hâu, double page de notre numéro 224 ;
- à 10 piastres celle de Nguyễn-trong-Hop, couverture de notre numéro 227 ;
- à 20 piastres, celle de Tô-ngoc-Vân, couverture de notre numéro 232.

On peut souscrire pour la première série de 12 estampes au prix de 200 piastres au siège de la rédaction de la revue INDOCHINE.

Vu pour autorisation d'imprimer (Arrêté du 27-8-44).

Le Gérant : BUI-LONG-DOAN.

Imprimerie G. TAUPIN ET C^{ie}



LE BRIDGE



par LE POULAIN

N° XX

PARTIE « A »

Le 4-5 Sans-atout. — C'est une enchère conventionnelle tirée de la méthode Culbertson. Elle est la plus importante de toutes, car elle donne des renseignements précis ; elle n'a pas, par ailleurs, ce caractère artificiel de certaines enchères conventionnelles telles que le « Blackwood », et qui pourraient être plus simplement remplacées par les expressions : « J'ai un as, ou j'ai 2 as, etc... ».

L'enchère de 4-5 sans-atout correspond, en effet, à une demande et à des réponses ultra-logiques.

L'un des partenaires peut faire une enchère de 4 sans-atout s'il possède 3 As, ou 2 As et le Roi d'une des couleurs annoncées dans sa ligne.

L'autre répondra 5 sans-atout avec 2 As ou 1 As et les Rois de toutes les couleurs annoncées ; il répondra 5 de la couleur de son As s'il n'en a qu'un. S'il n'a pas d'As, il répondra négativement en revenant à la plus basse des couleurs annoncées.

Exemple :

Nord

P | AR1042
C | R86
K | R76
T | A72

Sud (1)

P | DV5
C | A72
K | AV42
T | R6

(2)

P | DV53
C | DV7
K | AV84
T | D6

Nord

4 carreaux
1 pique
4 S. A.
6 piques

Sud (1)

3 carreaux
4 piques
5 S. A.

Nord

1 pique
4 trèfles ?
(interrogatif)
4 S. A.
5 piques

Sud (2)

3 piques
4 piques
(négatif)
5 carreaux

L'enchère de 4-5 Sans-atout ne doit, bien entendu, se faire que lorsque les 2 mains se trouvent dans la limite du chlem. Suivant la boutade de Culbertson, ce n'est pas parce que vous visez de faire un bon dîner et que vous vous trouvez 2 As et un Roi dans votre jeu que vous devez bondir à 4 sans-atout.

PARTIE « B »

Enchères Interrogatives

2° Que répondre avec une main forte mais ne contenant pas d'As ?

Si votre main ne contient pas d'As, il ne peut y avoir de chlem que si votre partenaire possède lui-même 3 As.

Si votre main est très forte, il est donc raisonnable que votre partenaire possède les 3 As en question sinon il n'aurait pu logiquement interroger.

Il n'y a pas de règle dans de tels cas, mais il est d'usage de faire une entorse aux réponses habituelles en montrant deux Rois au lieu de 1 Roi et 1 As.

Exemple :

Nord

1 trèfle
3 piques
4 cœurs ?

Sud

1 pique
3 S. A.

Vous êtes en Sud avec la main suivante :

P | DV1097
C | RV9
K | RD7
T | RV

Votre partenaire a vraisemblablement l'As de pique, l'As de trèfle et l'As de cœur (s'il avait eu l'As de carreau, il aurait interrogé à carreau pour savoir l'As de cœur et le Roi de carreau dans une seule réponse).

La meilleure réponse est ici 5 carreaux, montrant le Roi de cœur et le mariage de carreau. Votre partenaire va penser peut-être que vous avez l'As, mais il n'y a pas de danger tout de même qu'il mette le grand chlem tout seul à moins qu'il n'ait en plus lui-même l'As de carreau !

Il est facile de se rendre compte combien une réponse théoriquement juste de 4 piques serait désastreuse avec une telle main !

Suite du dernier problème.

Nord

P | D1642
C | R86
K | D75
T | R72

Sud

F | AR65
C | A107
K | ARV10
T | A5

Sud joue 6 carreaux, entame Dame de trèfle, le déclarant prend de l'As, Est jette le 10, puis Sud joue trois fois atout (répartis) ; ensuite As et Roi de pique : Ouest ne fournit pas au 2^e tour.

Est est donc marqué avec le V et le 9 de pique tandis que Ouest doit avoir les trèfles ; les 2 probablement tiennent cœur ; un squeeze double serait parfait : il n'est malheureusement pas possible, car il faudrait donner immédiatement une levée afin de n'avoir plus qu'une perdante ; or, donner une levée à trèfle, pique ou cœur supprime du même coup une espérance à l'une des couleurs. Reste un placement de main : le plus simple paraît être d'éliminer les trèfles de Est en jouant le Roi puis de lui placer la main au 3^e tour de cœur pour qu'il joue pique ; mais si Est joue correctement, la main sera prise par Ouest, qui jouera trèfle !

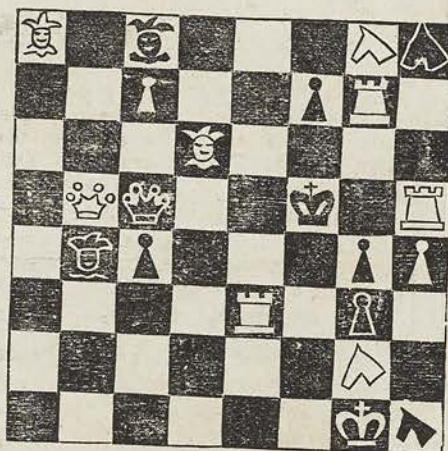
Rester une 3^e manière semi-automatique : éliminer les trèfles de Est et lui placer la main à pique. Le déclarant joue donc Roi de trèfle puis petit trèfle qu'il coupe, puis Dame et petit pique ; Est prend la main et joue cœur :

C | R86
C | V32
O | N
S | E
C | D95
C | A107

Sud passe le 7 si Est joue le 5 ; le 10 si Est joue le 9 ; et perd seulement si valet 9 (ou Dame 9) se trouvent chez Ouest ou si les 2 honneurs sont chez Ouest.

ECHECS. — Problème n° 8 de P. F. Blake.

Noirs 11.



Blancs 10.

Les blancs jouent et font mat en deux coups.

Solution du problème d'ECHECS n° 7.

1 R 2 FD
2 D
ou F
T

ad libitum
mat

GRÂCE A SON COQ DE COMBAT,
XA XÊ A DÉPOUILLÉ LY TOËT DE TOUT
L'ARGENT QUE CELUI-CI AVAIT GAGNÉ
A LA
LOTÉRIE INDOCHINOISE



Tanagra

Démaquillant,
dé-ergissant,
rafraichissant
pour votre peau,

Mesdames :

TANAGRA-JUS DE FLEURS, Lait de beauté pour peaux
normale et grasse;
et TANAGRA-JUS DE FLEURS, Lait de beauté pour
peaux normale et sèche.

SANTÉ — BEAUTÉ — CHARME

VOTRE INTERET

VOTRE DEVOIR

*Ne laissez pas vos capitaux improductifs
Donnez sans hésiter votre appui
au Gouvernement.*

SOUSCRIVEZ AUX

Bons du Trésor indochinois

BONS A UN AN

émis à 98 \$ 30

remboursables

au pair à un an de date

BONS A TROIS MOIS

émis à 99 \$ 65

au gré du porteur

Taux d'intérêt annuel 2%.

*au pair à trois mois de date
à 100 \$ 40 à six mois de date
à 100 \$ 85 à neuf mois de date
à 101 \$ 35 à un an de date*

Vous trouverez aux guichets des Banques, des comptables du Trésor et de l'Enregistrement des coupures de 50, 100, 1.000, 10.000 et 100.000 piastres.

Les bons à un an à moins de 6 mois d'échéance, et les bons à trois mois à toute époque sont escomptables à la Banque de l'Indochine (Taux 2,50%).

EROS
CIGARES EXQUIS

*"Gros et petits
modules"*

TABAC DE BON GOÛT
POUR LA PIPE

EN VENTE PARTOUT

